

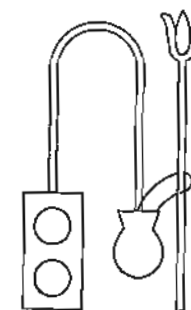
# La princesse de Bakhtan

ESSAI D'ANALYSE STYLISTIQUE

par

Michèle BROZE

*Aspirant du Fonds National  
de la Recherche Scientifique*



D/1989/0705/01

BRUXELLES  
FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH  
1989

à Madame Gehu,  
professeur de grec à l'Athénée Vauban

Il est toujours un peu difficile de remercier celui à qui on doit le plus sans tomber dans la banalité. Aussi je dédie à Philippe Derchain ce passage d'Umberto Eco, en espérant qu'il l'aimera: "Donc, vous n'avez pas qu'une seule réponse à vos questions?" "Adso, si tel était le cas, j'enseignerais la théologie à Paris." "A Paris, ils l'ont toujours, la vraie réponse?" "Jamais, dit Guillaume, mais ils sont très sûrs de leurs erreurs." "Et vous, dis-je avec une infantile impertinence, vous ne commettez jamais d'erreurs?" "Souvent, répondit-il. Mais au lieu d'en concevoir une seule, j'en imagine beaucoup, ainsi, je ne deviens l'esclave d'aucune." (*Le nom de la rose*)

Je ne veux pas non plus oublier l'aide que m'a apportée Monsieur Kruchten dans la réalisation de cette étude. Il n'a épargné ni son temps ni sa science et m'a fourni d'utiles références. Je l'en remercie sincèrement.

De même, Monsieur Vandersleyen et Monsieur Malaise ont bien voulu lire mon texte et me suggérer des améliorations. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Toute ma gratitude va également à Monsieur De Meulenaere, qui a accepté de publier cette recherche à la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, et à Monsieur Bingen, qui m'a beaucoup conseillée dans la préparation à l'édition: ses encouragements m'ont été aussi précieux que ses conseils pratiques.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance envers Monsieur Kitchen, qui m'a donné l'autorisation d'utiliser les hiéroglyphes des pages 284 à 287 du volume II de ses *Ramesside Inscriptions*. Il m'a ainsi épargné l'autographie de tout le texte. J'ai adopté partout sa lecture, sauf en 286,1. Pour les notes critiques, je renvoie à son édition.

Je veux souligner encore la gentillesse avec laquelle Monsieur Kestens, Directeur de Département d'Economie Appliquée de l'Université Libre de Bruxelles, m'a permis de mettre mon texte en page sur un ordinateur de son service.

Grand merci enfin à Patrick, mon mari, à Laurence, ma soeur, à Dominique, Catherine, Farhad, Baudouin, Philippe, Alain, Jean-Claude, mes amis: leur gentillesse et leur patience m'ont été un réel soutien.

## Table des matières

<b>Introduction</b>	9
<b>La Stèle de Bakhtan</b>	13
I. Description et relief	13
II. Titulature et hymne royal	17
III. Narration	21
Premier épisode	
A. Tableau descriptif	23
B. L'intervention du prince de Bakhtan	27
C. Les conséquences	31
Deuxième épisode	
A. L'arrivée du messenger	33
B. La transmission du message	41
C. La réalisation de la requête	45
Troisième épisode	
A. Le second message	49
B. La réalisation de la requête	53
Quatrième épisode	
A. L'accueil de Khonsou	57
B. L'exorcisme	63
C. Le dénouement heureux	67
Cinquième épisode	
A. La machination du prince	69
B. Le cauchemar	73
C. La soumission du prince	75
Epilogue	77

## Conclusion 79

## Annexes

I. Tableaux	85
II. Notes	97
III. Traduction	121

## Introduction

Depuis sa découverte, en 1828, la Stèle de Bakhtan a souvent été traduite et commentée. Pourtant, la traduction mérite d'être revue. Parmi celles qui existent, certaines sont très anciennes et n'ont donc pas bénéficié des progrès réalisés dans la connaissance de l'égyptien littéraire ramesside et post-ramesside<sup>1</sup>. D'autres ont été effectuées dans le cadre d'ouvrages généraux sur la littérature ou la religion. Dans ce cas, les auteurs n'ont probablement pas pu consacrer toute leur attention à un texte qui, d'un point de vue littéraire, passe pour être d'un intérêt marginal et qu'on cite surtout pour son caractère pittoresque.

J'ai utilisé pour la plus grande partie de ce travail la publication de K.A. Kitchen (*Ramesside Inscriptions, Historical and Biographical*, II, 284-287). C'est la plus récente, et contrairement à celle de de Buck<sup>2</sup>, elle respecte l'organisation des signes de la stèle. Une nouvelle édition devra sans doute paraître dans un avenir proche : celles que nous possédons se fondent sur la stèle C284 du Musée du Louvre, qui fut trouvée à Karnak dans les ruines d'un petit temple de Khonsou, en dehors de l'enceinte du temple d'Amon, côté sud-est. Ce temple est peut-être d'époque ptolémaïque (PORTER-MOSS, II, 254). Or, on vient de découvrir à Louqsor des fragments (environ 35% du texte) d'une autre copie, monumentale et datée après un premier examen paléographique de la 30ème dynastie, découverte doublement importante, pour le texte lui-même et parce que la plupart des commentaires traitent de la date de la rédaction. En effet, depuis qu'Erman ("Die Bentresch-stele", ZÄS 21 1883, pp. 54-60) a montré que le texte n'était pas d'époque ramesside, mais qu'il s'agissait d'un faux tardif, chacun cherche désespérément les faits historiques qui se cacheraient derrière ce récit : les avis sont partagés. Pour Maspéro, la stèle est d'époque éthiopienne<sup>3</sup>; Posener choisit la première domination perse et spécialement Darius, tandis que Spiegelberg et Donadoni optent pour l'époque ptolémaïque<sup>4</sup>.

Mis à part Erman, qui se fonde sur des critères philologiques (il relève notamment une série de graphies "barbares", de métathèses curieuses<sup>5</sup>), ces auteurs tentent tous de dater le texte par des arguments historiques et s'attachent à des problèmes de localisation, sans grand succès, il faut bien le dire. Le pays de Bakhtan, en effet, n'est mentionné que dans une source, la nôtre. Aussi Gauthier écrit-il en toute logique : "nom d'un pays asiatique non identifié et connu par cette seule stèle, ce qui laisse supposer qu'il était imaginaire (ainsi que tout le contenu de la stèle)"<sup>6</sup>. Cependant, les commentateurs, surtout ceux qui penchent pour l'époque perse, aimeraient y reconnaître la Bactriane, province de l'empire achéménide<sup>7</sup>. Or, on en attribuait la conquête à Ramsès II<sup>8</sup>. Pour Posener, cette stèle est la manifestation de la "réaction de l'esprit nationaliste, dans un pays humilié d'être réduit à l'état de province d'un grand empire gouverné par un étranger". Les Egyptiens opposent alors aux exploits de Darius ceux des anciens pharaons, en l'occurrence Ramsès II. Certains éléments, c'est vrai, rappellent le grand Ramsès II : une partie de la titulature est la sienne, le nom de couronnement de son épouse hittite était Maatnéferrour; dans la stèle de Bakhtan, l'épouse étrangère du pharaon reçoit le nom de Néferrour. Le nom de Bentresh est plus embarrassant : l'étymologie "fille de la gaieté", mi-sémitique, mi-égyptienne ne convient pas pour une princesse étrangère réelle. Posener propose deux possibilités : soit c'est le nom d'une "princesse asiatique ayant vraiment existé, déformé par analogie avec Benet-Anet, fille et épouse de Ramsès II", soit, si ce nom n'a pas existé au temps de Ramsès, il faut admettre que "les rédacteurs de l'inscription avaient par souci d'exactitude recherché chez les étrangers habitant de leur temps l'Egypte un nom pour la princesse possédée, et arrêtaient leur choix sur Bentresh, parce qu'on pouvait par une fausse étymologie le rapprocher de Benet-Anet".

Ces commentaires historiques, cependant, ne nous apprennent pas grand-chose sur la stèle de Bakhtan elle-même. C'est pourquoi il était, à mon avis, nécessaire de rechercher un autre type d'analyse, de se confronter enfin avec le texte, avec sa logique propre, de se poser comme principe de base qu'un texte possède une cohérence. Au lieu de lancer des hypothèses sur le moment de la rédaction, j'ai voulu chercher comment il avait été rédigé. Cette analyse de la structure interne m'a amenée à

proposer une nouvelle traduction. Dans celle-ci, j'ai introduit en français des particules, des conjonctions qui ne se trouvent pas textuellement en égyptien. Je ne pense pas avoir trahi ainsi l'esprit du texte : le latin ou le grec s'accrochent mal d'une traduction littérale, à plus forte raison l'égyptien, qui n'appartient pas au même groupe linguistique que le français. Je citerai à ce sujet une réflexion sur la traduction de l'égyptien, due à Ph. Derchain : "La traduction est un acte d'actualisation du texte, non de reconstruction du passé, donc d'actualisation de son auteur, qui ne nous communique de ce qu'il a perçu que ce qu'il a jugé lui-même utile de nous communiquer. Aux yeux d'un lecteur "historien", ceci est peut-être frustrant. Le lecteur "littéraire", lui, y trouvera son compte et finalement, notre connaissance de l'Egypte en sera enrichie d'une approche nouvelle qui permet d'entrevoir un peu plus de personnes, même si celles-ci doivent rester anonymes"<sup>9</sup>.

## ***La stèle de Bakhtan***

### **I. Description et relief**

La stèle est en grès noir et mesure 2,22 m de haut sur 1,09 m de large. Le relief représente d'une part le pharaon offrant de l'encens devant la barque de Khonsou de Thèbes Neferhetep, de l'autre, un prêtre offrant de l'encens devant la barque de Khonsou-qui-gouverne-dans Thèbes.

Sous le disque ailé, deux cobras, l'un coiffé de la couronne blanche, l'autre de la couronne rouge. De part et d'autre, l'inscription :

ⲛⲓⲛⲓ ⲛⲓⲛⲓ ⲛⲓⲛⲓ ⲛⲓⲛⲓ

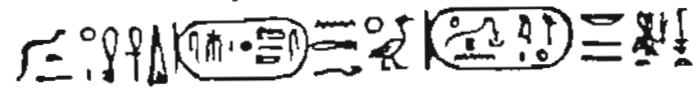
"Celui de Behedet, grand dieu, maître du ciel".

Scène principale A droite:  
*au dessus de la barque*

ⲛⲓⲛⲓ ⲛⲓⲛⲓ ⲛⲓⲛⲓ

"Khonsou de Thèbes Neferhetep"

*Au-dessus du roi qui offre l'encens*



"Roi de Haute et Basse Egypte, maître des deux terres, Ousermaatrasetepenra, fils de Ra de son corps, Ramesses-Meri-Amon, doué de vie comme Ra à jamais"

*Devant le roi*



"(il) offre de l'encens à son père Khonsou de Thèbes"

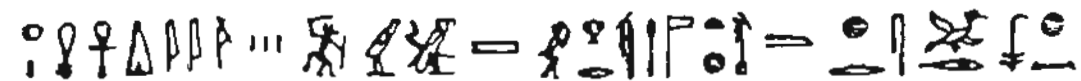
*Derrière le roi*



"toute protection de vie derrière lui"

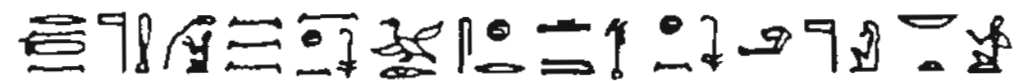
A gauche :

*au-dessus de la barque*



"aimé de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, le-grand-dieu-qui-écarter les-errants, doué de vie comme Ra"

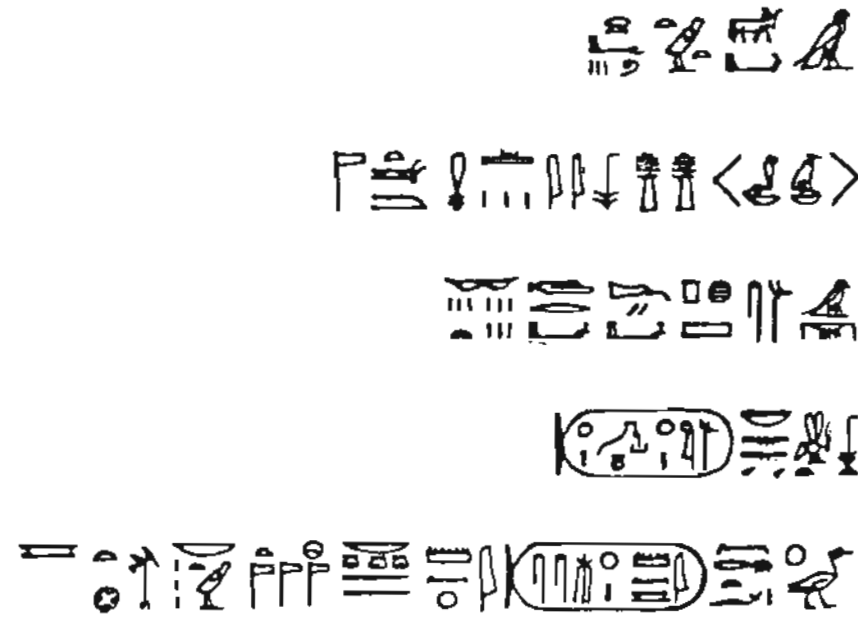
*au-dessus du prêtre*



"nom du prêtre pur de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes : Khonsou-en-tête-de-tous-les-dieux"

Le relief donne déjà des indications : la barque de Khonsou de Thèbes Neferhetep est plus grande et plus décorée que celle de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, et ses porteurs plus nombreux. C'est le pharaon qui lui adresse une offrande et non un prêtre. Le pharaon est plus grand que le prêtre-ouab. Les scènes sont parallèles, donc, mais pas strictement. On peut déduire du relief que le prêtre est à Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes ce que le pharaon est à Khonsou de Thèbes Neferhetep. Dans le texte également, le roi et le prêtre communiquent chacun avec une des formes de Khonsou.

Sous le relief, un texte de vingt-huit lignes, en assez bon état, à l'exception d'une cassure au niveau de la ligne douze.



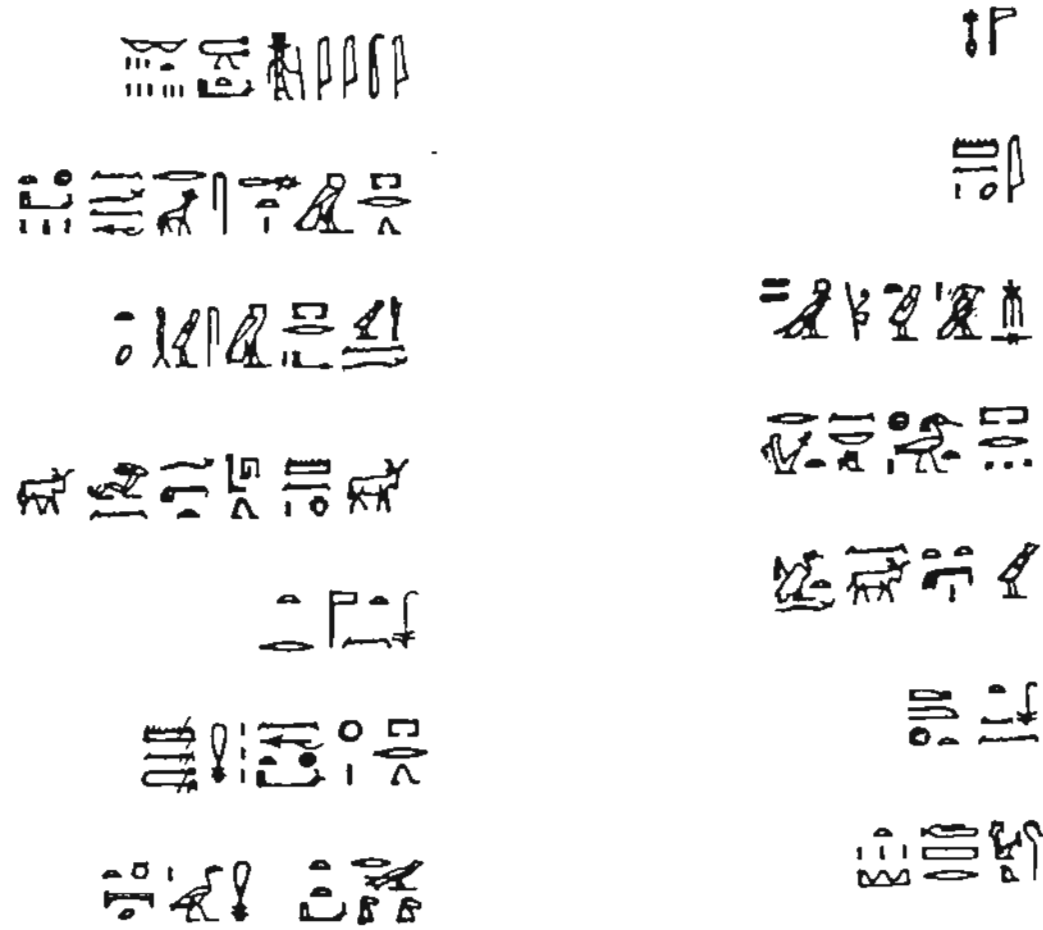
*Horus*: taureau puissant beau de couronnes  
*(les deux déesses)*: stable de royauté comme Atoum,  
*Horus d'or*: puissant de bras, destructeur des neuf arcs  
*Roi de Haute et Basse Egypte*: Ousermaatra Setepenra  
*Fils de Ra, de son corps*: Ramesses-Meri-Amon, aimé d'Amon-Ra,  
 maître des trônes des deux terres et de toute l'Ennéade de  
 Thèbes.

## II. Titulature et hymne royal

Comme l'avait constaté Erman, la titulature de ce pharaon est un mélange des titulatures de Thoutmosis IV et de Ramsès II, et non celle d'un Ramsès XII à ajouter aux onze déjà connus<sup>10</sup>. Cependant, il considère ce phénomène comme une erreur, et c'est pour lui un argument pour reconnaître dans ce texte un faux tardif : il faut que bien des siècles se soient écoulés pour qu'on se trompe de cette manière sur les noms de Ramsès II<sup>11</sup>. Cette idée de la faute s'est perpétuée, et Lefebvre, par exemple, dit ceci : "Quoi qu'il en soit, c'est un faux, exécuté d'ailleurs sans grande adresse, puisque l'auteur a naïvement donné à Ramsès II, comme on le verra, une partie du protocole de Thoutmosis IV". Lefebvre accuse alors l'auteur d'être un "historien mal informé"<sup>12</sup>. Affirmation qui reste à prouver : l'auteur n'est certainement pas un historien au sens où nous pouvons l'entendre. Mal informé sur les noms de Ramsès II, c'est assez invraisemblable : il faudrait pour cela qu'il ne sache pas lire. Donadoni signale avec humour que si quelqu'un a couvert l'Egypte d'"herba parietaria", c'est bien Ramsès II<sup>13</sup> : le (ou les) rédacteur(s) ne devai(en)t pas chercher beaucoup pour trouver à Thèbes sa titulature exacte. Les rapprochements que Lefebvre lui-même établit avec la stèle du mariage<sup>14</sup> montrent que l'auteur la connaissait bien.

Donadoni rappelle qu'il existe un point commun entre Ramsès II et Thoutmosis IV : ils ont épousé tous les deux des filles de monarques des confins septentrionaux de l'empire, comme le pharaon de la stèle de Bakhtan. De plus, tous les deux appartiennent aux temps glorieux de l'Egypte : la réputation de Ramsès II comme grand conquérant a traversé l'histoire jusqu'à nous sans s'altérer. Tacite lui-même en est le témoin<sup>15</sup>. De plus, le nom d'Horus d'or de Thoutmosis IV correspond bien au programme de pharaon maître d'un grand empire, programme qui apparaît clairement dans l'hymne au roi.





Dieu parfait:

Fils d'Amon  
 Rejeton de Ra-Harakhti  
 Semence efficace du maître du monde  
 Qu'a engendré Kamoutef  
 Roi de la terre noire, prince de la terre rouge  
 Souverain qui s'empare des neuf arcs  
 Sorti du sein alors que la vaillance lui avait (déjà) été assignée  
 La force lui fut départie dans l'oeuf  
 Taureau au coeur ferme quand il entre au corral

Roi divin:

Qui émerge le jour de la victoire comme Montou  
 Grand de force comme le fils de Nout

## L'hymne

L'hymne au roi est composé de strophes qui se répondent et mettent en rapport les liens qui existent entre le pharaon et les dieux, et sa souveraineté sur le monde visible. Cette thèse de l'impérialisme est récurrente dans le texte; elle était déjà présente dans le nom d'Horus du pharaon et sous-tend tout le récit, puisque le roi de notre histoire est assez puissant pour aller chaque année près de l'Euphrate recueillir les tributs des peuples étrangers.

- L'épithète de *ntr nfr* est tout d'abord développée par le thème de la filiation divine, grâce à quatre expressions.
- Ensuite, trois épithètes, dont les deux premières sont en balancement, définissent en partant de l'Egypte et en s'en écartant progressivement, les mondes qui sont sous la domination du pharaon<sup>16</sup>.
- Deux expressions expliquent alors cet "impérialisme de naissance"<sup>17</sup> : le pharaon a reçu avant de naître les qualités nécessaires à la victoire. Cette allusion à la prédestination fait écho à la filiation divine<sup>18</sup>.  
 Une troisième expression reprend les notions de vaillance et de force groupées dans la métaphore du taureau<sup>19</sup> (ce qui rappelle le nom d'Horus de la titulature et annonce l'assimilation à Montou).
- La conclusion : c'est vraiment un roi divin (*nsw ntri*) : deux épithètes développent cette affirmation : le roi est comparé à deux dieux, Montou et Seth, tous deux puissants guerriers<sup>20</sup>.

Le schéma est donc le suivant :

- le roi est le fils des dieux

- le roi est dominateur de peuples car le roi est fort et courageux
- le roi est ce qu'il est par décision des dieux, ses pères
- le roi est d'ailleurs comme les dieux.

C'est un beau petit exemple de justification par les dieux de l'impérialisme royal.

### III. Narration

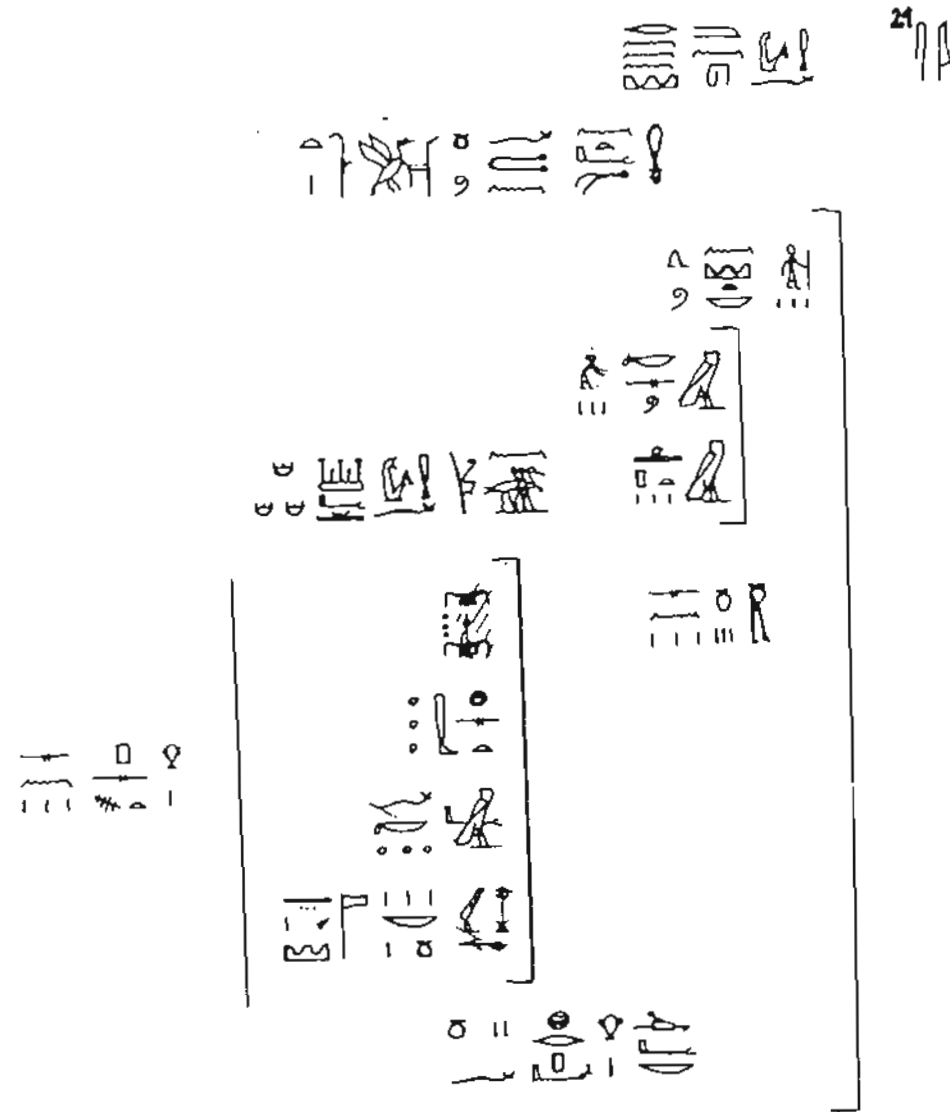
Après le protocole royal, la particule *q/n* signale le début du récit. Le texte se laisse facilement découper en cinq épisodes et un épilogue. Je me propose d'examiner ici la structure interne propre à chacun d'entre eux et d'en étudier l'évolution. J'essaierai par ce biais de dégager le statut des acteurs de cette curieuse affaire, en évitant le plus possible d'y introduire des éléments externes et de chercher à l'éclairer par un hypothétique contexte historique. Mieux vaut rester seuls avec la stèle et écouter ce qu'elle veut bien nous raconter.

#### *Premier épisode*

Le premier épisode comporte trois parties nettement distinctes à la fois par la forme et par le fond :

- A- Un tableau descriptif qui vise à poser les circonstances du récit et à définir tant le type de personnages en présence que le genre de la scène.
- B- Un événement qui remet en cause l'aspect conventionnel du tableau : l'intervention du prince de Bakhtan et la présentation de ses cadeaux.
- C- Les conséquences de cette intervention.

Un schéma de chacune des parties se trouve en annexe, ainsi que le schéma de l'épisode entier. De cette manière, il est possible de consulter le plan tout en lisant le commentaire. J'ai procédé de la même manière pour les autres épisodes, sans toutefois présenter de tableau pour les parties uniquement narratives.



Sa Majesté se trouvait en Naharin, comme le veut son rôle chaque année, et les princes de tous les pays étrangers étaient arrivés dans un esprit de soumission et de paix dû à la puissance de sa Majesté, qui s'étend jusqu'aux confins; leurs présents, or, argent, lapis-lazuli, turquoises et tous les bois de la terre du dieu, pesaient sur leur dos, tandis que chacun tentait de se pousser en avant.

### A. Le tableau descriptif

Le tableau situe l'action en Naharin, c'est-à-dire, et j'y reviendrai, à la limite des régions atteintes par les pharaons. A première vue, la description ne présente aucun caractère exceptionnel. Cependant, l'analyse phraséologique permet de tirer quelques conclusions qui prendront tout leur sens après l'examen de la totalité du texte.

Les personnages en présence sont d'une part le pharaon, d'autre part les princes des contrées étrangères venus apporter leur tribut. Une première constatation s'impose : l'auteur a adopté un mode d'expression distinct pour le discours qui touche au souverain d'Egypte et pour celui qui concerne les monarques étrangers. Grâce à cette différence, leur présence en Naharin n'est pas perçue de la même manière :

- Pour le roi, nous trouvons *hm.f m nhrn*, une proposition non-verbale à prédicat adverbial.
- Pour les princes : *www...iw*, une proposition à prédicat pseudo-verbal, (pseudo-participe), à l'accompli extensif, selon la terminologie de Pascal Vernus <sup>22</sup>.

La présence du pharaon est ainsi simplement actée, sans que soit pris en considération le développement dans le temps et dans l'espace de la moindre action : le roi "est-là", et cette réalité est à la fois intemporelle et immobile, puisque le prédicat adverbial ne fournit aucune indication à ce sujet.

Au contraire, pour les princes, le pseudo-participe met l'accent sur le déplacement qui les a menés à leur suzerain, sur le déroulement de l'action : l'accompli extensif dénote l'état d'"être venu". C'est comme si le statisme et l'immobilité représentaient des composantes inhérentes à la perfection royale, alors que le désagrément et l'effort dus au voyage étaient réservés au statut des princes vassaux.

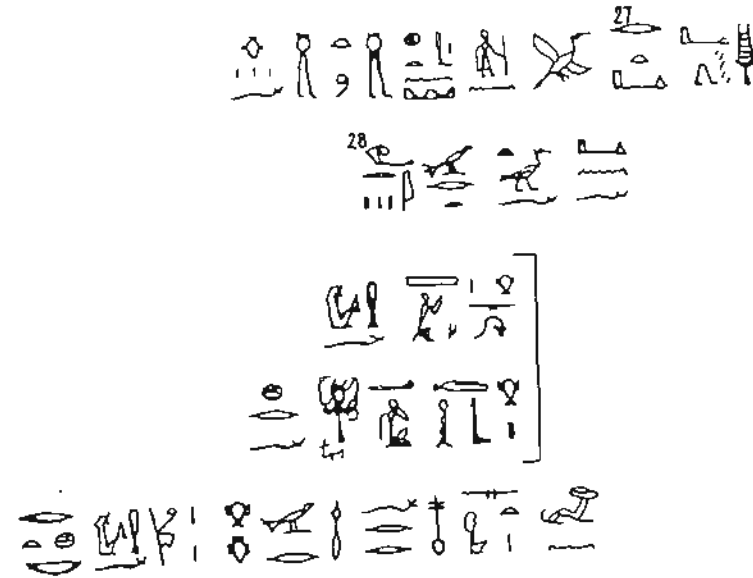
L'analyse de la phrase d'un point de vue sémantique confirme les conclusions qui se dégagent des structures grammaticales. En effet, l'examen des compléments circonstanciels montre clairement quelle hiérarchie régit les rapports qu'entretiennent les princes et le pharaon. D'une part, aucune description n'altère le caractère impassible, hiératique du roi d'Égypte, alors que les princes sont en attitude de soumission (*m ksw, m ḥtpw*). De plus, si la raison de la présence royale est un *nt*<sup>23</sup> annuel qui relève de sa fonction de souverain, la cause de l'arrivée des princes trouve son origine dans la personne du pharaon, ou plutôt dans la puissance qu'il incarne forcément (*n b3w n ḥm.f*).

La proposition suivante ne fait qu'accentuer cette supériorité de l'Égyptien sur les roitelets qui lui font allégeance : les princes y sont littéralement écrasés sous un amas de présents. Cette impression est provoquée par la structure de la phrase, puisque le sujet n'en est pas *www*, mais les *inw.sn*, développés par une énumération qui en prouve la diversité et la quantité. L'effet est curieux : il semble que les "grands" ne portent pas leur tribut, mais se présentent au pharaon en masse confuse sous leurs cadeaux, en groupe non distinct. Pourtant, chacun d'entre eux est mû par la volonté d'être remarqué : (effort d'ailleurs absolument stérile, puisqu'aucune réaction du pharaon n'est mentionnée !) *w c nb ḥr ḥrp sn.nw.f*. Rarement sans doute le terme *sn.nw* a été si bien employé ! Je pense à la poésie amoureuse où *w c* et *sn.nw* sont fréquemment opposés pour affirmer l'unicité incontestable de l'être aimé que tout distingue des autres. Ici, les deux mots sont associés, manifestent clairement que les princes sont interchangeable<sup>24</sup>. C'est peut-être justement leur manque d'originalité qui blase ainsi le pharaon, au point que ni l'or ni la turquoise ne sont capables de troubler sa majestueuse indifférence.

Du point de vue grammatical, enfin, il faut signaler que la proposition est à l'"inaccompli extensif", c'est-à-dire exprime une action en train de se dérouler. Le tableau, il faut bien l'avouer, n'est pas dépourvu d'humour : on imagine les princes en train de s'agiter dans la confusion la plus totale sous un amoncellement de présents qui, eux, sont immobiles (proposition à prédicat adverbial).

La conclusion qui se dégage de cette portion de texte est que l'attribution du non-verbal au roi et du pseudo-verbal aux princes n'est pas gratuite : elle semble viser, dans la description, à déterminer, plutôt que des individus, des types de personnages. Il s'agirait alors d'une image idéale de la rencontre roi/princes étrangers, de la vision conventionnelle pour l'Égyptien du rapport qui doit exister entre son peuple et les autres. Je souligne, pour étayer mon hypothèse, que toute la scène se déroule "hors temps", puisqu'on n'y trouve aucune forme réellement narrative. Elle est aussi en quelque sorte "hors lieu" : le Naharin, "pays des deux fleuves", représente, à partir de la 18<sup>ème</sup> dynastie, la limite extrême vers le nord des régions atteintes et par extension la frontière nord de la Syrie, à l'exclusion des côtes à l'ouest du Liban<sup>25</sup>. Si grande que soit la puissance d'un pharaon, qu'il se rende chaque année en cette contrée pour y recevoir la soumission de tous les princes étrangers ne peut être qu'une fiction idéologique. L'affirmation de la présence royale en Naharin, présence spécifiée comme un *nt- c tnw rnpt*, ne livre aucun renseignement à l'historien avide de faits concrets; comme telle, elle n'est ni temporelle ni spatiale, mais symbolique de l'extension maximale de l'autorité égyptienne, comme *s3 phww*, même si cette dernière expression trouve son origine dans un espace plus réduit. En effet, il s'agit au départ de l'"arrière", c'est-à-dire de l'arrière pays du nome, la zone où l'eau reste le plus longtemps après l'inondation et finalement l'extrême nord<sup>26</sup>.

En fin de compte, en se détournant d'une lecture historicisante, il est possible de tirer de ce seul tableau descriptif bon nombre de données sur la fonction des personnages et sur les liens qui les unissent, dans l'esprit de l'auteur, du moins. Le roi d'Égypte incarne une puissance impassible, hiératique et omnipotente, recevant suivant un droit inné et immuable à la fois les présents et le respect de ses lointains vassaux, respect teinté d'une certaine servilité, voire de flagornerie. Ce passage ne relate pas un fait précis datable mais réalise plutôt, me semble-t-il, la transposition littéraire de la grandeur toujours intacte, parce que toujours renouvelée, du Pharaon, qu'il soit ma foi Ramsès II, Thoutmosis IV, Taharqa ou Apriès.



Or, c'est à ce moment que le prince de Bakhtan fit apporter son tribut: il avait placé en tête sa fille aînée, qui glorifiait sa Majesté et implorait de lui la vie, et celle-ci semblait tout-à-fait charmante à sa Majesté, plus que tout.

### B. L'intervention du Prince de Bakhtan

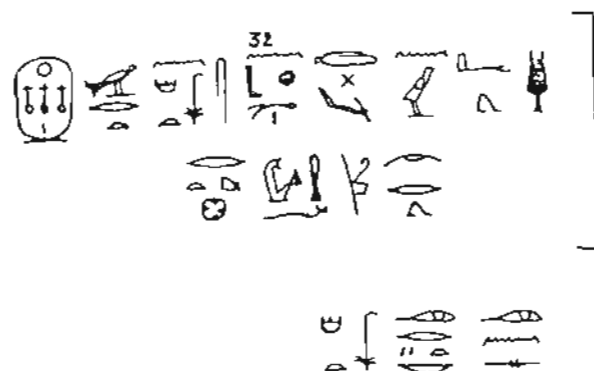
Un net changement des structures grammaticales caractérise la seconde partie. En rupture avec les formes descriptives, l'introduction des formes narratives coïncide avec l'entrée en scène d'un personnage peu commun : le prince de Bakhtan. Ce dernier se différencie d'emblée du troupeau des monarques étrangers. Or, ce n'est pas tant par le fond que l'auteur de l'histoire note cette individualisation : le prince de Bakhtan, comme les autres, apporte au roi d'Egypte ses présents. Cependant, un détail lui confère aussitôt la dignité qui manquait à ses "collègues" et lui permet, à lui, de sortir du lot. Car il n'est pas réduit au statut d'un dos courbé sous les offrandes, puisqu'il les fait porter par d'autres (*chc rdi p3 wr n bhtn intw inw.f*). L'utilisation de *chc*, auxiliaire de commencement d'action, laisse entendre que le récit ne débute réellement qu'à cet instant où apparaissent le prince et son cortège. Il est l'indice qu'un bouleversement va modifier le tableau. Ce "coup de théâtre" trouve son explication dans le *di.n.f.* Une parenthèse théorique s'impose ici pour interpréter cette forme. Une fois encore, c'est à Pascal Vernus que j'emprunte la terminologie et l'analyse. Vernus insiste sur le fait que le *sdm.n.f.* représente un aspect et non un temps et marque intrinsèquement l'accomplissement du procès et non pas uniquement le passé. Il distingue dans l'instance de la narration le *sdm.n.f.* comme passé du deuxième degré (antériorité) et le *sdm.n.f.* comme narratif ponctuel (ou séquentiel). Dans le cas qui nous occupe, il est manifeste qu'il s'agit de la première solution : passé du deuxième degré dans une "incidente". Vernus définit l'incidente comme une "catégorie énonciative, et non syntaxique, de phrases que l'énonciateur marque comme indiquant des procès non constitutifs de la trame de son argumentation ou de son récit, mais exprimant les conditions ou les circonstances qui l'accompagnent"<sup>29</sup>. Cette définition a l'avantage de nous débarrasser du terme encombrant de proposition subordonnée qui s'applique plutôt à une syntaxe explicite et restreint un peu les possibilités de traduction. Comme le constate Vernus, l'incidente peut se traduire par une principale ou une subordonnée. Pour en revenir à ce *di.n.f.*, j'ai choisi de le rendre par un plus-que-parfait séparé de son énoncé de référence par deux points. La valeur d'antériorité par rapport au *chc rdi* suggère qu'il s'agit d'une

action réfléchie, d'une organisation volontaire des présents qui contraste avec la confusion des autres princes. D'autre part, ce *di.n.f*, s'il ne s'intègre pas à la trame du récit, en est une parenthèse explicative : il n'exprime pas à proprement parler une cause, mais en montrant en quoi ce tribut est réellement exceptionnel, il fournit la justification du changement de structure grammaticale, de l'introduction des formes narratives. C'est cette relation que j'ai voulu noter par les deux points, et par une insistance ("C'est justement à ce moment que..."). Il faut convenir que la mise en scène est très bien réussie et très précise; c'est pourquoi je trouve que Lefebvre est un peu injuste dans sa critique, quand il dit notre auteur "grammairien aussi médiocre qu'historien mal informé" <sup>30</sup>. Ces deux propositions à elles seules laissent déjà entendre qu'à l'encontre des autres Grands, le prince de Bakhtan, personnage bien individualisé, se présente devant le pharaon avec un plan bien dessiné en tête, et le désir de susciter chez lui une réaction déterminée. Cette manière d'agir se manifeste chez le prince tout au long du récit d'une manière spécifique et lui assure dans un premier temps, du moins, le succès de ses entreprises : de fait, à cette action organisée, réfléchie, le roi ne reste pas insensible, alors que la turquoise et tous les bois de la terre divine l'avaient laissé indifférent.

L'originalité du prince de Bakhtan - double originalité, d'une part au niveau de la personnalité, comme le montre l'usage des formes verbales personnelles, d'autre part dans le choix et la présentation du tribut, sa fille en tête du cortège - cette originalité provoque chez le roi non d'emblée une réaction, mais d'abord une impression : il subit tout simplement le charme de la princesse. Cette dernière se semble pas, d'ailleurs, agir de sa propre initiative pour séduire le pharaon. Ses actes, *hr sw3s' hm.f*, *hr dbh cnh*, *hr.f*, dépendent de la volonté paternelle, du "plan" inscrit dans le *di.n.f* : le prince a composé un tableau susceptible d'émouvoir le roi; la femme y est plaisante (*wn st nfrti*, pseudo-participe à valeur d'état)<sup>31</sup>.

D'un point de vue dramatique, l'entrée en scène du prince de Bakhtan bouleverse l'aspect conventionnel de la rencontre roi/princes étrangers. A l'appui de cette affirmation, il faut signaler que cette partie ne se situe plus "hors temps", comme la première, non plus dans un temps constant et idéal, celui de la répétition rituelle, mais dans le temps du récit,

un espace où les événements se succèdent chronologiquement et sont uniques. L'introduction des formes verbales personnelles détermine ainsi un nouveau personnage, dont le portrait, les caractéristiques ne se dessinent pas grâce à une description mais grâce à un mode d'expression particulier: c'est en adoptant un style différent que l'auteur croque le prince de Bakhtan.



On fixa sa titulature de Grande Epouse Royale Néféroura dès que sa Majesté eut rejoint l'Egypte. Elle accomplit alors toutes les charges d'Epouse Royale.

### C. Les conséquences

Le caractère actif que le prince de Bakhtan insuffle à cette histoire ne s'éteint pas comme un feu de paille, mais curieusement se propage et déclenche une série de conséquences qui, elles aussi, s'organisent dans le temps linéaire de la narration :

- 1- *chc .n wdn*  
2- *spr.n hm.f*  
3- *ir.n.s.*

L'action principale, la reconnaissance de la princesse comme grande épouse royale, se trouve mise en exergue et l'utilisation de l'auxiliaire *c<sub>h</sub>c* accentue le relief qui lui est donné : faisant écho au premier *c<sub>h</sub>c* qui braquait les projecteurs sur le prince de Bakhtan et signalait le réel point de départ du récit, il dénote une progression dans le scénario. Le verbe placé en évidence est au passif et n'émane pas du pharaon : comme le rappel du *c<sub>h</sub>c* semble le confirmer, il s'interprète plutôt comme un résultat obtenu par le prince de Bakhtan, une étape voulue dans l'organisation de son projet.

Quant à la première forme "verbale" personnelle dont le pharaon est sujet, non seulement elle est reléguée au second plan, mais d'un point de vue dramatique, elle n'apporte pas grand'chose; elle est même banale, simple transition qui déplace le récit en Egypte. Dans l'analyse grammaticale cependant, une ambiguïté subsiste : soit la proposition est une incidente au *sdm.n.f* passé du deuxième degré dont l'énoncé de référence est *chC .n wdn*: : ainsi, "le procès qu'il décrit se situe avant celui de la forme narrative précédente" et n'est pas constitutif de la trame du récit; elle est au sein de cette trame, tout à fait marginale. La traduction est alors la suivante: "C'est ainsi qu'on établit sa titulature de Grande Epouse Royale Néféroura lorsque sa Majesté eut rejoint l'Egypte. Elle accomplit alors...". Une autre solution est envisageable. Il peut s'agir d'un *sdm.n.f* emphatique en

fonction "non-emphatique", à rattacher au *ir.n.s*<sup>33</sup>. Ceci se traduirait : "Lorsque sa Majesté eut rejoint l'Égypte, elle (Néféroua) accomplit...". Dans cette séquence, "le premier membre situe par une indication temporelle l'action décrite dans le second membre". Il est difficile de trancher, et le sens ne le permet guère. Quoi qu'il en soit, cette dernière possibilité ne modifie pas l'interprétation, puisqu'elle ne fait pas de ce *spr.n.f* un élément narratif. L'acte royal reste donc en marge. Dans ce cas simplement, ordre d'énonciation et ordre chronologique se confondent.

La troisième forme, *ir.n.s*, est un *sdm.n.f* employé comme narratif ponctuel dans l'instance de la narration<sup>34</sup>. Le procès décrit se situe donc après la forme narrative précédente, *chc .n wdn*. La proposition tient lieu de conclusion à l'épisode et se présente comme la réalisation concrète des manœuvres du prince : il a, si l'on peut dire, placé un pion à la cour égyptienne. Même si le prince de Bakhtan n'est pas explicitement mentionné dans cette troisième partie, sa volonté y est le moteur des événements et contraint les autres à agir dans le sens où il le désire. Dès son apparition, il semble prendre en mains les rênes de l'histoire et, qui sait ?, voler au pharaon le premier rôle.

## Deuxième épisode

Il apparaît clairement dans le deuxième épisode que le prince de Bakhtan n'hésite pas à utiliser le lien qu'il a suscité entre le pharaon et sa fille, à faire jouer sa position de beau-père.

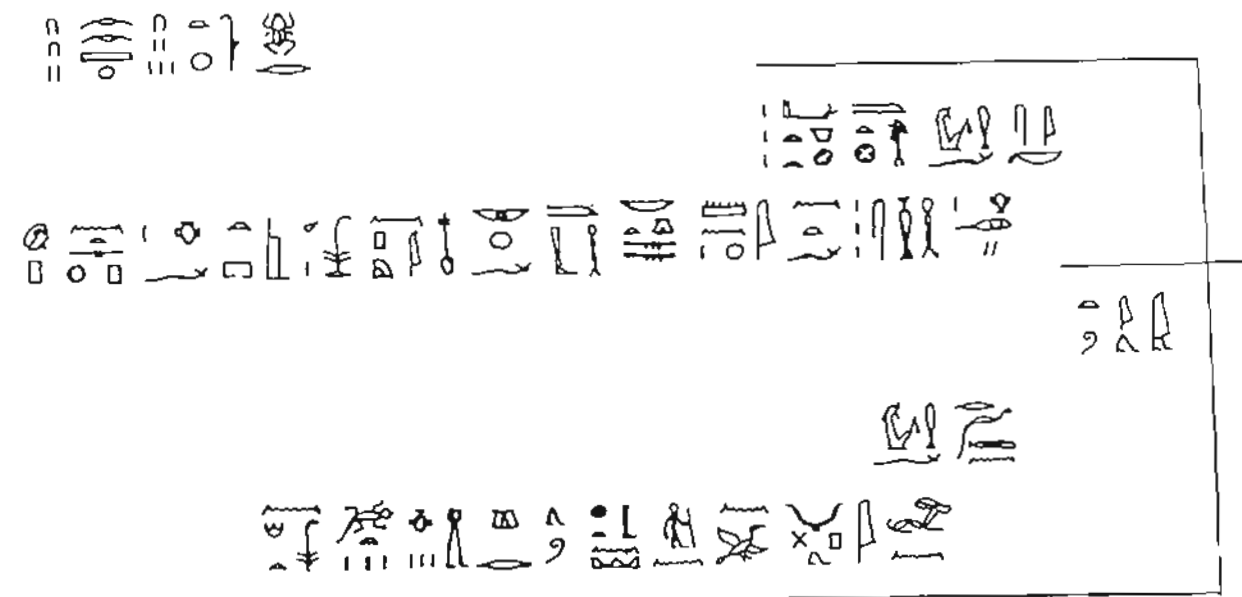
Ici encore, j'ai distingué trois parties :

- A. Une mise en place des circonstances dans lesquelles se situe l'événement : l'arrivée du messenger de Bakhtan.
- B. La transmission du message de Bakhtan.
- C. La réalisation en deux temps de la requête du prince de Bakhtan :
  - la recherche d'un savant;
  - sa mission à Bakhtan.

### A- L'arrivée du messenger de Bakhtan

L'épisode précédent présentait en tout premier lieu le tableau qui servirait de théâtre à l'apparition du prince de Bakhtan avant d'entamer vraiment la narration. Ici encore, l'auteur décrit les circonstances avant de livrer le fait inattendu. Cependant, cette fois, la première partie de l'épisode constitue dans l'enchaînement des propositions une entité où s'insère l'événement, sans qu'il y ait réellement de rupture nette entre la description et la narration. Cela tient au fait qu'une date, élément narratif s'il en est, se trouve en tête de phrase : elle n'est pas énoncée sous la forme d'un simple complément circonstanciel, mais sous la forme d'une proposition intégrée dans la structure du récit. Je l'appelle élément narratif non parce que *hpr* + date est une forme verbale narrative, mais parce que la date situe d'emblée l'épisode dans le temps du récit, le temps linéaire où les faits sont uniques, s'écoulent et disparaissent, à la différence du temps du rituel, où tout revient cycliquement. Le *hpr* + date sert en fait de point de référence<sup>35</sup> à une période relativement complexe, dont la protase décrit les





C'était le vingt-deuxième jour du deuxième mois de Shemou, en l'an quinze<sup>36</sup> - Sa Majesté se trouvait à Thèbes la Victorieuse, maîtresse des cités, accomplissant ce qu'apprécie son père Amon-Ra, maître des trônes des deux terres, en sa belle fête d'Opet-resit, siège élu de son cœur depuis le commencement -, quand on vint annoncer à sa Majesté qu'il y avait un messenger du prince de Bakhtan, chargé de nombreux présents pour l'Épouse Royale.

occupations du pharaon et l'apodose l'arrivée du messenger. L'organisation des différents éléments de la protase témoigne d'une recherche stylistique assez intéressante. Avant d'en analyser les effets, il est utile de décomposer grammaticalement l'ensemble de la phrase et d'en étudier l'équilibre.

Point de référence de la période	<i>hpr</i> + date
	protase : <i>isk hm.f m w3st</i> <i>hr irt</i> proposition concomitante
	apodose : <i>iit</i> forme narrative <i>r dd</i> <i>-wn jpwti...iw</i> proposition complétive

La protase ne comporte aucune forme verbale, mais une proposition à prédicat adverbial (*hm.f m w3st*) et une proposition concomitante à l'inaccompli extensif (*hr irt*). Elle est introduite par *isk*, qui établit un rapport de concomitance entre une situation et une action point de départ d'un rebondissement <sup>37</sup>. La proposition suivante est narrative : en effet, dans l'apodose, nous trouvons *iit*, infinitif de narration <sup>38</sup>. Le traité de Ramsès II et Hattusil III présente une phrase parallèle :

Au jour susdit, tandis que sa Majesté se trouvait en la ville de Piramsès en train d'accomplir ce qu'apprécie son père... arriva un messenger.

*hrw pn, ist hm.f r dmi n Pr Mri Imn RC-ms-s*  
*hr irt hss it.f...*  
*iit jpwti...* <sup>39</sup>

Cet exemple proche de notre texte n'est pourtant pas totalement similaire. L'élément de datation, *hrw pn*, n'est pas intégré syntaxiquement à la phrase. C'est assez logique, si l'on songe qu'il s'agit d'un document officiel, et non

d'un "grammairien médiocre". De plus, je tiens à souligner la diversité grâce à laquelle l'auteur a évité la lourdeur et la monotonie, dans la syntaxe comme dans la morphologie : toutes les propositions ont un type de prédicat différent et les rapports syntaxiques ne sont jamais deux fois semblables. Enfin, la longueur des propositions est, elle aussi, significative : le point de référence, qui se résume en fait à une date de règne, est, ainsi que je l'ai déjà

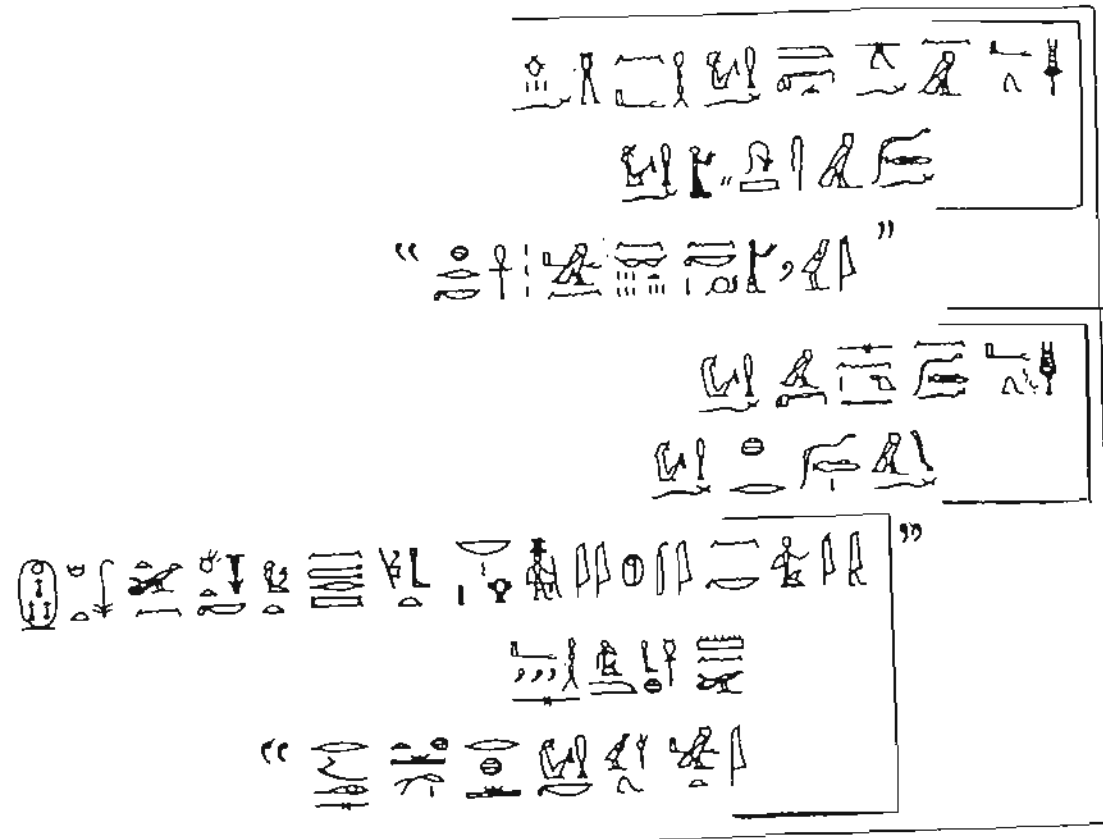
signalé, plus bref, beaucoup plus bref que le reste de la phrase : la disproportion de taille compense en quelque sorte le déséquilibre que l'ordre d'énonciation aurait pu provoquer. Dans la période, la différence de longueur entre protase et apodose n'est pas assez flagrante pour autoriser une conclusion. Pourtant, au sein de chacune d'elles, la seconde partie est plus développée. Si on se réfère au tableau dichotomique, on constate que le "fait nouveau", apparemment relégué à la fin, se trouve à chaque fois dans l'entité la plus longue. Voilà encore un élément qui renforce la mise en évidence.

Mais assez parlé pour le moment de l'importance du messenger de Bakhtan. Revenons un peu à celui qui, dans une nouvelle royale, doit être pourtant le héros. Dans notre récit, le pharaon semble résider constamment à Thèbes. S'il s'agissait d'un Ramesside, ne devrait-il pas plutôt se trouver dans le Delta ? Enfin, il est vrai que la stèle émane du clergé de Khonsou, dieu thébain, et qu'il est à mon avis superflu de rechercher dans ce récit un fait historique précis. Ce que nous apprenons, c'est que le roi se trouve quelque part, en l'occurrence Thèbes, et qu'il y remplit le rôle qui convient à un pharaon, ici honorer Amon en célébrant la fête d'Opet. Ceci nous évoque le premier épisode, dans lequel le roi est à Naharin pour recevoir comme il se doit le tribut des princes étrangers. La structure de la phrase est d'ailleurs tout à fait similaire : *hm.f m Nhrn* et *hm.f m Wst*, propositions non-verbales à prédicat adverbial, auxquelles une explication est fournie : le roi se trouve dans un endroit pour y accomplir un *nt-C*.

Ainsi, comme au début de la narration, le roi d'Egypte "est-là", sans que l'auteur mentionne de mouvement, image idéale et statique, pleine de dignité, d'un souverain remplissant sa fonction liturgique. C'est en plein déroulement (*hr irt*, inaccompli extensif) de cette occupation rituelle, donc vitale qu'"on" vient l'interrompre. Alors que la protase se déroulait "hors temps", l'apodose ramène le discours dans le ton de la narration et semble exprimer le retour un peu brutal dans la réalité du récit, dans le temps linéaire. La raison, comme dans le premier épisode, en est le prince de Bakhtan par l'intermédiaire de son messenger. Ce dernier, à la manière de Néféroura, n'est qu'un instrument : son intervention est d'ailleurs relatée de la même façon : *wn* + sujet + pseudo-participe. D'emblée, le prince de Bakhtan rappelle la position de sa fille, à laquelle il envoie des présents.

Cette manière de faire passer une demande en mentionnant un appui, une référence, se retrouvera plus tard avec beaucoup moins de discrétion.

Il est déjà possible d'établir quelques comparaisons entre le début du premier épisode et le début du second. Cependant, il n'y a pas de parallélisme mécanique, et les nuances ne sont pas sans signification. J'en reparlerai dans l'analyse du troisième épisode, où ces nuances se confirment.



Il s'avance alors en présence de sa Majesté avec ses cadeaux, déclarant en rendant hommage à sa Majesté:

"Gloire à toi, Soleil des neuf arcs, donne-nous la vie qui vient de toi."  
Il commença alors à s'expliquer, prosterné devant sa Majesté, transmettant son message:

"Si je suis venu à toi, Souverain, Maître, c'est au sujet de Bentresh, la jeune soeur de l'Épouse Royale, car un mal a investi son corps. Que ta Majesté veuille bien déléguer un savant pour l'examiner."

### B- La transmission du message de Bakhtan

Le discours du messenger de Bakhtan comporte deux parties bien distinctes : une courte invocation à sa Majesté et l'exposé de la requête. Les deux parties sont introduites dans la narration par deux phrases parallèles que ponctue l'auxiliaire *chc*.

Ce qui donne : *chc .n ms.f*

+ invocation (discours direct)

*dd.f*

et *chc .n dd.f*

+ exposé de la requête

*whm.f*

L'utilisation de l'auxiliaire de commencement d'action *chc* sitôt après l'annonce de l'arrivée du messenger suggère que son introduction auprès du pharaon n'a souffert aucun retard. De même, la brièveté manifeste de l'invocation, que suit immédiatement un second *chc*, montre la hâte du messenger à entrer dans le vif du sujet.

Et voici l'objet réel du message : *ij.j n.k...hr bntrs*<sup>v</sup>. Si, comme je l'ai rappelé à la note 40, le *stp.f* perfectif des verbes de mouvement n'existe pas, ainsi en position initiale, il s'agit sans doute d'une forme emphatique dont le prédicat adverbial est *hr bntrs*<sup>v</sup>. De cette manière, la raison de toute cette agitation est bien mise en évidence. De nouveau, discrètement toujours, le lien qui unit le prince et le pharaon par l'intermédiaire de la princesse Néféroura est évoqué. Vient alors la demande proprement dite, sous la forme d'un impératif adouci, *ḥḥ*, souvent utilisé en néo-égyptien comme une tournure plus polie, moins brutale, pour dire "donne" ou "fais" <sup>44</sup>. De la hâte donc, mais pas d'impertinence. Les prépositions employées, *m-b3h hm.f* ou *hr hm.f*, rendent le rapport hiérarchique bien explicite. Seule, au premier abord, l'invocation un peu courte laisse suspecter une certaine désinvolture vis-à-vis du prestige royal...

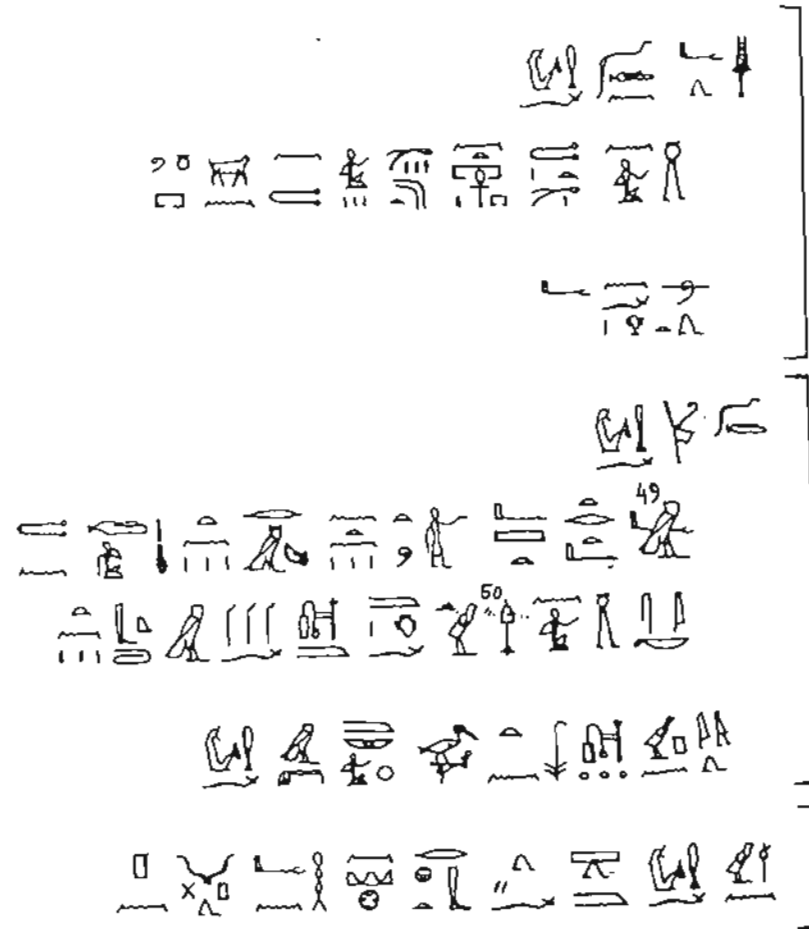
Néanmoins, les deux formes *dd.f* et *whm.f*, clairement symétriques, pourraient bien accentuer cet effet. Je partirai pour les analyser de la seconde. Le sens de *whm.f* a, à mon avis, embarrassé Lefebvre dans sa traduction : "Puis il dit en baisant la terre devant sa Majesté, et redit encore à sa Majesté..." Il propose dans ce cas, et c'est la solution que je retiens, de sous-entendre *hr* ou *m* devant *sn-t3* <sup>45</sup>. C'est d'autant plus tentant que les *hr* ont en néo-égyptien une nette tendance à disparaître <sup>46</sup>. D'après la traduction que donne Lefebvre, il me semble qu'il interprète *whm.f* comme un *stp.f* perfectif, ce qui rend le sens de *whm* assez perturbant : en effet, pourquoi le messager doit-il répéter plusieurs fois sa requête ? Il faudrait supposer que le pharaon met à l'écouter de la mauvaise volonté.

Or, au contraire, dans le paragraphe suivant, chacun s'empresse pour exaucer son vœu. C'est pourquoi sans doute Lefebvre a proposé de corriger en *chc ir.n.f sn-t3* : "Puis, il fit le baisement de terre devant sa Majesté et, reprenant la parole, il dit à sa Majesté". C'est astucieux, mais la correction est un peu grosse et il est possible de "sauver" le texte assez simplement : si *whm*, comme le dit le Wb., c'est répéter, appliqué à un messager, le terme peut très bien désigner la tâche par excellence du mandataire, à savoir transmettre le message, le répéter à qui de droit <sup>47</sup>. De plus, le *whm.f* n'est pas nécessairement une forme initiale. Groll mentionne parmi les formes d'égyptien classique encore présentes dans le néo-égyptien littéraire un "circumstantial *stp.f*", équivalent du néo-égyptien *iw* + présent I, qui exprime un présent relatif <sup>48</sup>.

En prenant en considération l'existence de cette forme et le sens de *whm* comme "transmettre un message", j'ai donc traduit : "Il commence alors à s'expliquer, prosterné devant sa Majesté, transmettant son message..." Ainsi le rôle du prince de Bakhtan comme moteur des événements est-il encore une fois souligné : c'est de lui que le message émane.

Si maintenant je reporte l'analyse de *whm.f* comme "circumstantial *stp.f*" à la première phrase, qui lui est clairement symétrique, cela donne : "Il s'avance alors en présence de sa Majesté avec ses présents, déclarant tout en rendant hommage à sa Majesté..."

Si *dd.f* est concomitant à *ms.f*, le messager lance son invocation en marchant, en entrant dans la pièce et sans attendre d'être arrivé juste devant le roi, ce qui accentue l'effet de hâte et semble teinté d'un léger irrespect : les paroles normalement destinées à magnifier la puissance du pharaon prennent un côté un peu dérisoire. Le prince de Bakhtan, puisque manifestement, même absent, il est l'actant, ne s'embarrasse pas trop du protocole.



Sa Majesté dit aussitôt:

"Qu'on m'envoie le personnel de la maison de la vie et les responsables de la cour."

Ils accourent sur le champ. Sa Majesté reprend la parole:

"Hé bien, je vous ai fait appeler pour que vous écoutiez ces mots: allons, présentez-moi un homme inventif, un scribe aux doigts habiles, quelqu'un de votre entourage."

Voici que le scribe royal Djehouti-em-heb s'approche de sa Majesté. Le roi lui ordonne alors de partir à Bakhtan avec le messager en question.

### C- La réalisation de la requête

Encore une fois, la troisième partie relate les conséquences de l'intervention du prince de Bakhtan. Le roi réunit sa cour et demande que lui soit désigné un homme compétent qui partira en mission à Bakhtan.

Comme dans le premier épisode, l'événement provoqué par le prince de Bakhtan suscite une cascade d'actions, ou plutôt de réactions : c'est sans tarder que le pharaon se consacre personnellement à la requête de son beau-père et mobilise tout ce que sa cour compte d'intellectuels <sup>51</sup>, délaissant ses précédentes activités. Cette rupture, en ce qui le concerne, se marque morphologiquement par l'abandon des formes non-verbales et pseudo-verbales au profit des formes narratives, et syntaxiquement par l'usage d'une forme autonome et initiale pour décrire ses actes. L'auxiliaire de commencement d'action le montre bien, il quitte son rôle rituel pour se plonger à son tour dans le temps du récit.

La structure du passage est bien claire : par deux fois une demande du roi au discours direct, suivie de sa réalisation immédiate; ensuite un ordre au discours indirect et son exécution.

Pour le pharaon, on a : *ch<sup>c</sup> dd.n hm.f*, la forme narrative traditionnelle suivie de *dd.n hm.f* et *wd.n hm.f* deux "narratifs ponctuels dans l'instance de la narration". Ces *sdm.n.f* "séquentiels", nous les avons déjà rencontrés dans ce texte. L'accomplissement des demandes ou de l'ordre est raconté également sur un ton narratif : *st3* est un infinitif de narration<sup>52</sup> et *ij pw (ir).n.ss<sup>v</sup> nsw, spr pw ir.n rh-ht*, des formes héritées de l'égyptien classique.

Ces deux dernières propositions n'auraient pu être au *stp.f* perfectif, puisqu'il s'agit de verbes intransitifs. D'autre part, leur emploi prouve bien que l'auteur, lorsqu'il le veut, est capable de trouver une autre forme narrative initiale que *ch<sup>c</sup> sdm.n.f*. Ainsi, contrairement à ce qui se dit, la répétition de ce paradigme à certains moments n'est pas due nécessairement au manque d'imagination de l'écrivain mais révèle probablement une intention stylistique<sup>53</sup>. De plus, ce changement d'expression en l'honneur de Djehouti-em-heb le savant donne plus de relief à l'apparition de ce nouveau



Sitôt arrivé à Bakhtan, le savant découvre que Bentresh est dans le cas d'une possédée par un défunt, et estime qu'il s'agit d'un ennemi qu'on peut combattre.

personnage. Celui-ci, par ailleurs, après avoir rempli sa fonction, disparaîtra totalement du récit <sup>54</sup>.

J'insiste aussi sur le fait qu'à aucun moment le roi ne rapporte aux responsables de la cour ou à Djehouti-em-heb en particulier l'objet de sa mission. Est-ce une manière de ménager le lecteur en lui épargnant la répétition ? Ou cela suppose-t-il que l'arrivée du messenger de Bakhtan a causé un tel remous que la cour entière en connaissait le motif ? Quoi qu'il en soit, cette omission renforce l'impression de hâte qui se dégage du passage plus encore que l'usage d'un adverbial aussi explicite que *hr-c*.

Je tiens à signaler encore que lorsque le pharaon est en état de demande, qu'il a besoin de l'aide d'autrui, ses paroles sont relatées au discours direct. Par contre, son ordre s'exprime par un discours indirect. Cette distinction subsiste dans l'épisode suivant.

#### La mission à Bakhtan

Sans qu'aucune mention soit faite de son voyage, nous retrouvons Djehouti-em-heb à Bakhtan. Rien non plus à propos de son accueil : nul détail superflu n'encombre le récit du périple et du séjour du savant. Deux *gm.n.f*, *sdm.n.f* narratifs ponctuels en fonction de séquentiels succèdent à la forme narrative initiale *spr pw ir.n.f*.

Deux phrases minimales, deux fois le même verbe à la même forme, et la mission est accomplie, la fonction du savant remplie : presque comme une routine ! Cette économie de langage est le reflet de la rapidité<sup>55</sup>, de l'efficacité de Djehouti-em-heb. Mais que fait-il précisément ? Il ne guérit pas la princesse. Le prince de Bakhtan ne le lui avait d'ailleurs pas demandé : il réclamait un savant pour examiner sa fille (*r m3.s*). C'est donc un double diagnostic que Djehouti-em-heb fournit : il s'agit d'un cas de possession <sup>56</sup> et la situation n'est pas désespérée <sup>57</sup>.

Dans ce passage, à la hâte du messenger de Bakhtan, à l'empressement du pharaon et de sa cour s'ajoute la diligence du "scribe royal", diligence qu'exprime la sobriété de la narration.

Comme auparavant, le voyage et sa durée sont passés sous silence. Ce n'est pourtant pas une mince affaire : Khonsou mettra un an et cinq mois à le réaliser. C'est comme si l'auteur avait placé ces dix-sept mois entre parenthèses. Or, à ce moment de l'histoire, le lecteur n'a pas d'idée de la durée de cette expédition et ne la connaîtra que plus tard. Le déplacement en semble pratiquement instantané.

Ainsi voit-on la requête du prince de Bakhtan parfaitement exécutée dans un délai apparemment très court. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que sa volonté est le fil conducteur de la narration.

### *Troisième épisode*

Les deux premiers actes de cette histoire présentent une structure similaire, avec cependant quelques différences qui, dans le troisième, se confirment et même s'accroissent. La comparaison des trois permet de donner à ces dissemblances une explication cohérente.

Le troisième épisode comporte non plus-trois, mais deux parties distinctes par le fond et par la forme :

A- Une nouvelle intervention du prince de Bakhtan à la cour du pharaon : le second message.

B- Les conséquences de cette intervention : la réalisation en deux temps de la requête :

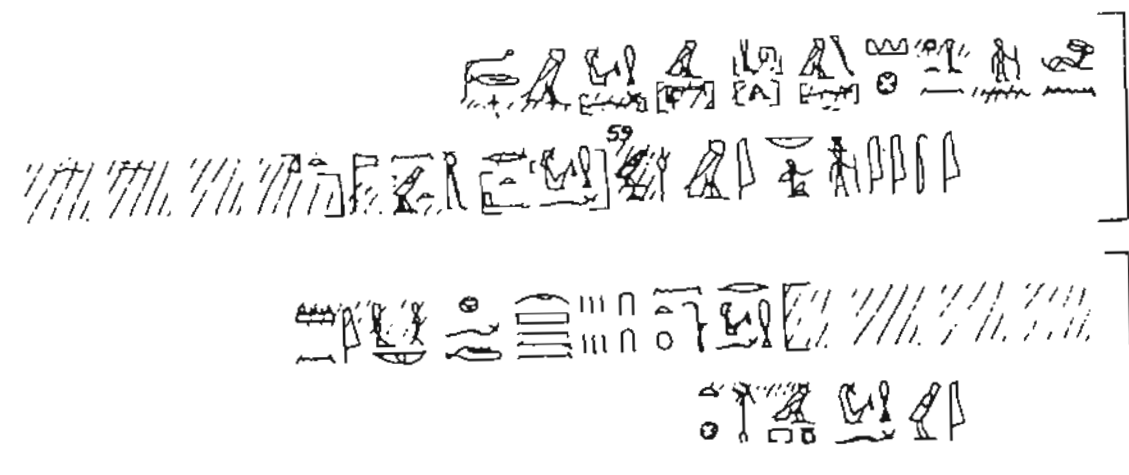
- Ramsès et les deux Khonsou
- Départ et voyage de Khonsou

D'emblée, rien d'étonnant : l'esprit est apparemment identique. Il est pourtant nécessaire de mettre en lumière quelques nuances : celles-ci démontrent qu'il y a non similitude mais évolution.

#### *A- Le second message*

Dans le premier épisode, le roi d'Égypte se trouvait nommé en première position, et au début, tout affirmait sa supériorité envers les princes des contrées étrangères. Dans le deuxième, dès lors que le prince de Bakhtan tient en main la trame de l'histoire, si le pharaon n'est mentionné qu'après la date de l'arrivée du messager, il est encore le premier personnage en scène. Ici, au contraire, c'est au prince de Bakhtan que revient la place d'honneur, avec de plus une mise en évidence (*wn wr n bhtn whm.f*)<sup>58</sup>. Suit l'exposé de sa nouvelle requête : tout d'abord, l'invocation au souverain. J'ai signalé





Le prince de Bakhtan fit parvenir à sa Majesté un nouveau message en ces termes:

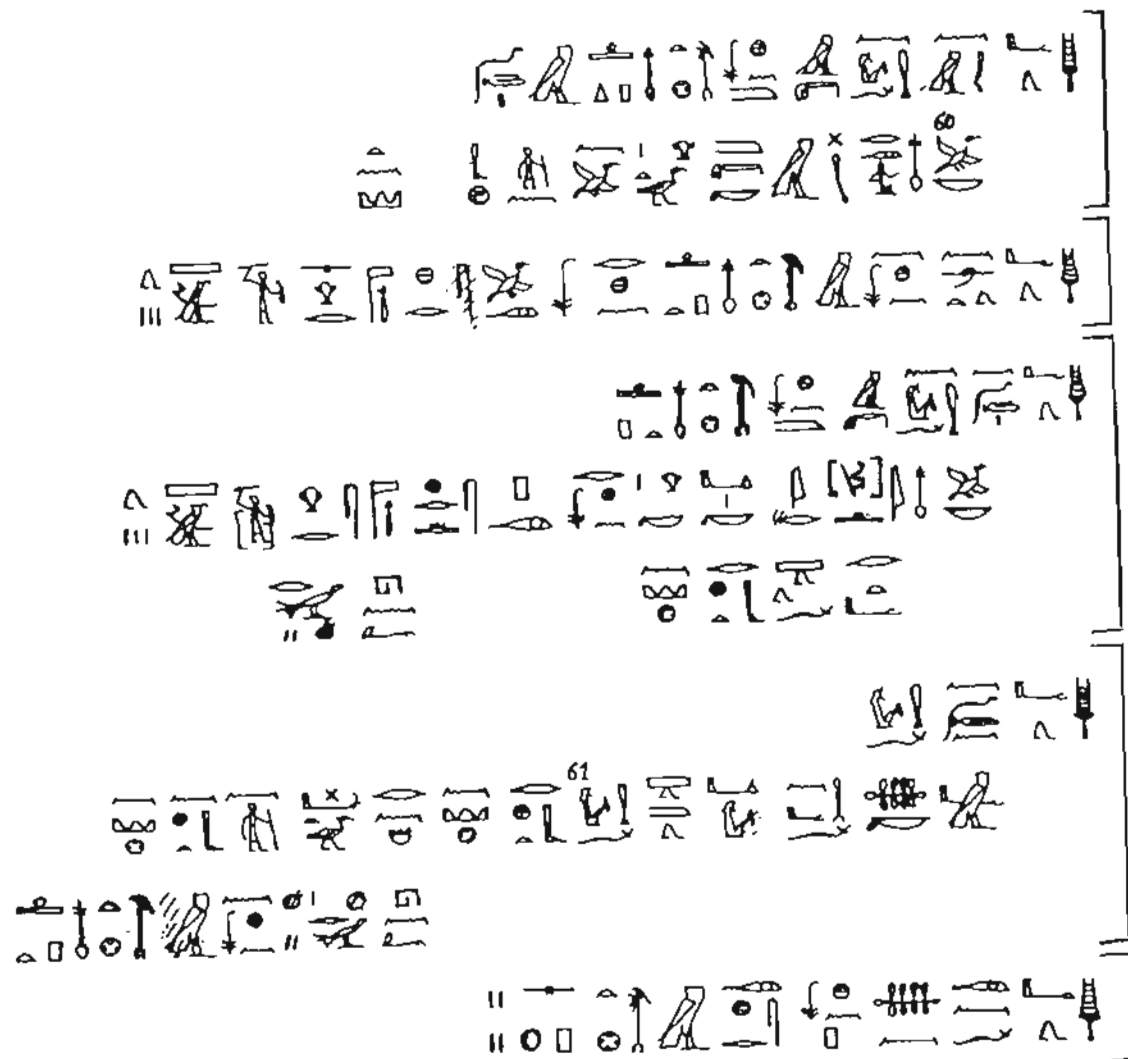
"Souverain, mon maître, arrange-toi pour que sa Majesté donne l'ordre de faire envoyer un dieu ////

(Le message parvint) à sa Majesté en l'an vingt-six, au premier mois de shémou, le quatrième jour de la fête d'Amon, alors que sa Majesté résidait à Thèbes.

combien celle du premier message était brève. Elle est ici réduite, comme tout le message à sa plus simple expression (*itj, nb.i*), ce qui rend plus nette l'allure un peu cavalière de la demande. Ensuite un impératif à la deuxième personne du singulier. Il est un peu étrange qu'après cet impératif, dans la même phrase, le prince s'adresse au pharaon à la troisième personne du singulier (*hm.f*). Peut-être veut-il dissocier d'une part l'individu qui est son beau-fils, d'autre part la fonction royale que cet individu incarne. Chaque fois qu'il se manifeste, le prince de Bakhtan projette le pharaon hors de son rôle rituel, du temps idéal. De même, il s'adresse ici à lui comme s'il ne formait pas qu'un avec le principe royal, comme s'il ne participait pas en même temps de l'humain et du divin, du visible et de l'invisible; il devient simplement un homme, muni d'un certain pouvoir qu'il peut mettre en oeuvre au profit d'un parent. Cependant, si cette dissociation est intéressante et s'accorde bien au ton du récit, elle reste hypothétique : il règne en néo-égyptien une certaine confusion dans l'emploi des pronoms. Cette interprétation a au moins l'avantage de conserver le texte tel qu'il nous a été transmis.

Une lacune nous a malheureusement enlevé la fin du discours et le début de la phrase suivante. Nul doute pourtant que l'arrivée du message ne se passe dans le temps de la narration, puisque la date nous en est donnée.

Quant au roi, cette fois encore, il se trouve à Thèbes, à la fête d'Amon. Comme dans le premier épisode, le pharaon n'accomplit aucune action mais simplement "est là" (*iw hm.f m-hnw wst*, proposition circonstancielle à prédicat adverbial introduite par le "converber" *iw*). Le discours qui le concerne n'est pas narratif. Cependant, au début de l'histoire, cette immobilité lui conférait toute sa majesté et traduisait l'impassibilité, et non, comme ici, une certaine inertie que vient briser le prince de Bakhtan. L'activité rituelle, le *nt-c*, qu'a interrompue le prince de Bakhtan est reléguée au second plan, et le roi n'en est même plus le responsable affirmé. Dans le second épisode, le roi accomplissait (*hr irt*) sa fonction rituelle. Dans le premier, étant l'objet de la dévotion des princes, il était le personnage central du *nt-c*. Ici, seule sa présence est actée, mais son rôle y semble totalement inexistant.



Aussitôt, sa Majesté répéta le message en présence de Khonsou de Thèbes Neferhetep, déclarant:

"Mon bon maître, c'est à propos de la fille du prince de Bakhtan que je t'explique ceci."

Khonsou de Thèbes Neferhetep se rendit chez Khonsou-qui-gouverne-, le-grand-dieu-qui-écarte-les-errants. Sa Majesté dit alors devant Khonsou de Thèbes Neferhetep:

"Mon bon maître, tournes-tu ton visage vers Khonsou-qui-gouverne-, le grand-dieu-qui-écarte-les-errants pour faire qu'il se rende à Bakhtan?"




Grand mouvement de tête à deux reprises. Sa Majesté dit encore:

"Place ta protection sur lui, que je le fasse aller en personne à Bakhtan pour sauver la fille du prince de Bakhtan".

Grand mouvement d'approbation de la tête, à deux reprises, de Khonsou de Thèbes Neferhetep. Il étendit sa protection sur Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, quatre fois.

### B- La réalisation de la requête

Rien de très neuf du point de vue stylistique, dans cette partie : des formes narratives entrecoupées de discours directs et un voyage à Bakhtan rendent compte de la réalisation de la requête : le pharaon, dès l'intervention du prince, abandonne son rôle rituel pour passer à l'action et au temps du récit. Cette fois encore, le pharaon ne tarde pas : sans transition, l'auteur le décrit face à Khonsou-em-Waset-Neferhotep. Comme le messenger, le roi met en évidence, grâce à une forme emphatique l'objet de sa visite, la fille du prince de Bakhtan <sup>62</sup> ; mais le fond du message n'est pas répété : il est simplement rappelé dans le *whm*.

Réaction immédiate de Khonsou : il se déplace jusqu'à celui que Erman appelle "petit Khonsou" <sup>63</sup>, le désignant ainsi pour remplir la mission. L'auxiliaire de commencement d'action *chC* ponctue chaque étape du dialogue. Une fois les dieux en présence, le pharaon demande l'assentiment de Khonsou-Neferhotep pour envoyer le "petit Khonsou" à Bakhtan. Celui-ci acquiesce <sup>64</sup>. Cependant, l'accord du dieu ne semble pas suffire : le pharaon lui demande de "faire *s3*", après quoi il organisera le départ. Je ne peux pas accepter la traduction de Lefebvre : "Munis-le de ton fluide magique". Il explique : "il le transmettra probablement par des "passes" répétées à l'autre Khonsou, et celui-ci, à son tour, le fera passer dans le corps de Bentrech" <sup>65</sup>. Le *s3*,  ou , est beaucoup plus concret. Le signe  représente une couverture de pâte roulée pour être facilement portée. C'est donc une forme de protection très matérielle (Wb. III 415). Une des évolutions sémantiques donne le sens d'amulette : la fonction protectrice de la couverture s'étend à d'autres objets. D'autre part, la couverture devient "invisible", et seule la protection enveloppante demeure <sup>66</sup>. Venant d'un dieu, cette protection a évidemment un caractère surnaturel. Une traduction plus proche que "faire des passes magiques" est sans doute "placer sous protection"; en français, l'expression "étendre une main protectrice sur quelqu'un" est devenue tout aussi métaphorique, et révèle également une connotation très pratique. Plus tard, lorsque Khonsou "fait le *s3*" à Bentresh, ce qui provoquera chez elle une amélioration, cela ne veut pas dire qu'il l'exorcise par des passes magiques (l'esprit est encore là et ne partira pas avant d'avoir reçu son offrande) : il est beaucoup plus



Sa Majesté ordonna alors qu'on fit voyager Khonsou-qui-gouverne dans-Thèbes vers la grande barque sacrée, avec cinq bateaux de transport, des chariots et des chevaux en grand nombre de part et d'autre. Ce dieu mit un an et cinq mois à atteindre Bakhtan.

simple de penser qu'il la prend sous sa protection. C'est alors que l'esprit est prêt à négocier : il a trouvé un adversaire plus fort que lui, d'autant plus fort qu'il est sous la protection de Khonsou Neferhotép.

Les formalités réglées au niveau des dieux, le pharaon ordonne (narratif ponctuel en fonction de séquentiel) les préparatifs du voyage. Comme dans le cas de Djehouti-em-heb, l'ordre du départ est au discours indirect, alors que les demandes adressées au dieu étaient au discours direct. Deux types de narration différents donc : un pour le pharaon qui interroge, s'informe, fait une requête; soit qu'il ne sache pas, soit qu'il n'ait pas le pouvoir de décider, il est incompetent; un pour le pharaon qui ordonne : qu'on l'ait renseigné ou exaucé, il a obtenu la solution d'un tiers. Posener tire bien sûr de ce passage un argument pour battre en brèche le caractère divin du roi : c'est son rôle "essentiel, sans doute, mais indirect et aucunement surnaturel, d'intermédiaire entre le malade et le guérisseur"<sup>67</sup>. C'est aussi mettre en doute son omniscience. Je ne suis pas tout à fait en accord avec Posener. C'est un rôle indirect, soit, que celui d'intermédiaire; mais il n'est certainement pas "aucunement surnaturel" quand il s'agit d'intercéder auprès d'un dieu, d'être le point de contact, le clivage entre l'humain et le divin. Pour que la communication soit possible, il faut bien que le roi participe des dieux, comme le fait un prêtre ou un sorcier : on ne peut dire que ces derniers soient divins, mais leur fonction leur confère un caractère sacré et leur donne, comme au roi, un pouvoir que tout le monde ne partage pas. On le verra plus tard, le prince de Bakhtan, lui, ne peut communiquer ni avec le *akh* qui possède sa fille, ni avec Khonsou : un prêtre sert de "traducteur".

Cependant, il est plus compliqué d'organiser le départ d'un dieu que d'envoyer un savant à Bakhtan. Aussi l'auteur décrit-il l'équipage de Khonsou et insiste-t-il sur la durée de l'expédition, ce qui n'était pas le cas ni pour Djehouti-em-heb, ni pour le pharaon : les déplacements, dans les autres épisodes, semblaient instantanés. *Spr* pourrait bien être un infinitif narratif, ou une forme emphatique qui mettrait l'accent sur la longueur du périple. Pour Khonsou, l'auteur utilise toujours un *spr.f*, et non un *spr pw ir.n.f* comme c'est le cas pour Djehouti-em-heb, ou un *sdm.n.f* passé au deuxième degré dans une incidente, comme c'est le cas pour le pharaon. Dans cette phrase-ci, il est facile de mettre en emphase le complément de

temps : "Khonsou met un an et cinq mois à atteindre Bakhtan". Dans les autres cas, c'est moins clair: ainsi, aux pages 75 et 76, on voit que la mise en emphase du syntagme adverbial n'est guère significative. Peut-être a-t-on voulu distinguer le mouvement du dieu ? Le voyage est une des fonctions de Khonsou. Son nom ne signifie-t-il pas le promeneur ? <sup>68</sup>. La mission de Djehouti-em-heb à Bakhtan était relatée avec une concision difficilement surpassable. Pour celle de Khonsou, il en va tout autrement: ce dieu promeneur n'est pas encore rentré de son voyage.

Dans cet épisode, la part narrative est largement supérieure à la part descriptive. Elle a d'abord interrompu la description, puis l'a encerclée, et enfin précédée : c'est dire que les interventions du prince de Bakhtan sont passées progressivement du second au premier plan, que le temps linéaire l'a emporté peu à peu sur le temps cyclique. Ainsi, l'image hiératique du pharaon impassible s'est muée en inertie. Dans l'ordre d'énonciation, le prince passe avant le roi d'Égypte, la conduite de l'histoire est entre ses mains, et tout élément narratif émane de lui, directement ou indirectement. Le troisième épisode marque le point culminant de cette situation : le prince a réussi à ébranler même le monde divin.

#### *Quatrième épisode*

Les trois premiers épisodes nous ont habitués à une structure qui, sans être rigoureusement semblable de l'un à l'autre, n'en reste pas moins proche. L'auteur, jouant sur les nuances, réussit bien à définir progressivement ses personnages et à leur assigner un rôle qui se précise, s'affine peu à peu. La narration, décidément, reçoit son impulsion du prince de Bakhtan : tenant la situation bien en main, il est à la source de toute action, de toute décision.

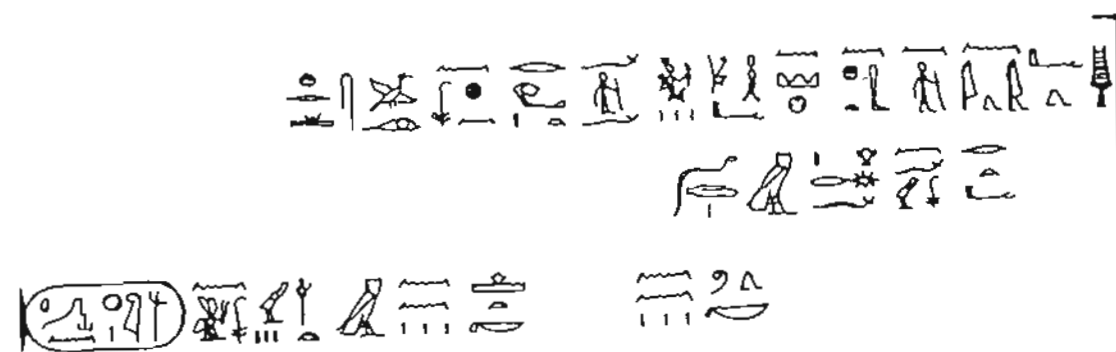
Pourtant, le quatrième épisode, même s'il commence comme le troisième, voit s'amorcer un renversement de situation; le prince, petit à petit, perd l'initiative, ou en a de malheureuses : on le voit effrayé, dépassé. Sans doute était-il moins périlleux de mettre à son service le monde des hommes que le monde des dieux. En tout cas, le ton va se modifier avec l'entrée de Khonsou dans la narration.

Je distinguerai ici trois parties :

- A. L'accueil de Khonsou par le prince de Bakhtan.
- B. L'exorcisme : dialogue avec l'esprit et réaction de l'assistance.
- C. Le dénouement heureux.

#### *A-L'accueil de Khonsou par le prince*

Le quatrième épisode, comme le précédent, commence par une forme narrative dont le sujet est le prince de Bakhtan : une fois encore, l'action part de lui. La deuxième forme, *rdi.n.f*, est un narratif ponctuel en



Le prince de Bakhtan vint au devant de Khonsou-qui-gouverne avec sa garde et ses dignitaires, et se prosterna en disant:

"C'est pour te montrer favorable envers nous, sur les injonctions du roi de Haute et Basse Egypte Ousermaatra-Setepenra, que tu es venu à nous".

fonction de séquentiel : le prince de Bakhtan se prosterne devant Khonsou, et c'est bien l'unique marque de respect qu'il lui témoigne. J'ai signalé déjà la brièveté des invocations que le prince adressait au pharaon : c'était beaucoup, semble-t-il, puisque le dieu, lui, n'a pas droit à la plus petite marque de politesse : c'est comme si le prince pensait que d'avoir joué de l'influence de son beau-fils en tant qu'intercesseur le dispensait d'accorder à un dieu une parole de gratitude ou de piété. Khonsou, pourtant, n'a pas voyagé moins d'un an et cinq mois pour l'exaucer.

L'analyse des paroles du prince est bien révélatrice de son caractère:

après *m-dd*, "indicateur d'initialité", se trouve un *iw.k*. Il pourrait s'agir d'un *stp.f* prospectif autonome à valeur de souhait. Cependant, juste après cela (cf p.62), l'auteur utilise dans des circonstances similaires et avec un vocabulaire parallèle, pour exprimer le souhait, un pseudo-participe (*ii.ti m h tp*). La différence de construction ne doit pas être gratuite. Nous nous trouvons sans doute face à une forme emphatique. Je reviendrai au problème du prédicat adverbial à mettre en évidence.

Ce *iw.k* est suivi directement par *htp.k*, "construction processive" d'une verbe de qualité, à traduire donc par "se comporter de telle ou telle manière"<sup>69</sup>. Ce qui donne :

*iw.k* :forme emphatique

*htp.k* qui doit être un *stp.f* prospectif non autonome, susceptible, ainsi que l'indique Frandsen, de suivre diverses formes verbales pour exprimer le but<sup>70</sup>. Cette forme, qui est personnelle et nominale en fait, remplit la fonction d'un complément de but.

*m wdw.n...* complément circonstanciel de cause.

Ainsi, à première vue, la locution adverbiale à mettre en évidence est toute trouvée : "c'est selon les injonctions du roi de Haute et Basse Egypte que tu es venu à nous, avec l'intention de te montrer favorable à

notre égard". Ce n'est pas absurde. Cependant, la traduction suivante est, pour le sens, beaucoup plus satisfaisante : "C'est pour te montrer favorable à notre égard, selon les injonctions de roi de Haute et Basse Egypte, que tu es venu à nous". Dans ce cas, le prince de Bakhtan souligne à la fois l'évidence de la bienveillance divine à son égard et la raison de cette bienveillance : la personne qui a parlé pour lui, son beau-fils. Ce n'est pas étonnant de la part du prince : il suffit de rappeler qu'il avait demandé au pharaon de mettre en oeuvre sa fonction royale à son profit, pour l'aider dans cette affaire de famille. Dans cette optique, le *htp.k m wdw* forme un tout, et c'est ce que le prince met en avant. Il faut donc considérer un *stp.f* prospectif non autonome comme un prédicat adverbial. D'après Frandsen, le prédicat d'une forme emphatique peut être une proposition de but, mais les exemples qu'il fournit sont du type "r + infinitif" <sup>71</sup>. D'après la grammaire Cerny-Groll, les propositions subordonnées qui ne sont pas introduites par une préposition-conjonction ne peuvent servir de prédicat adverbial. On aimerait plus d'explications à cette affirmation <sup>72</sup>.

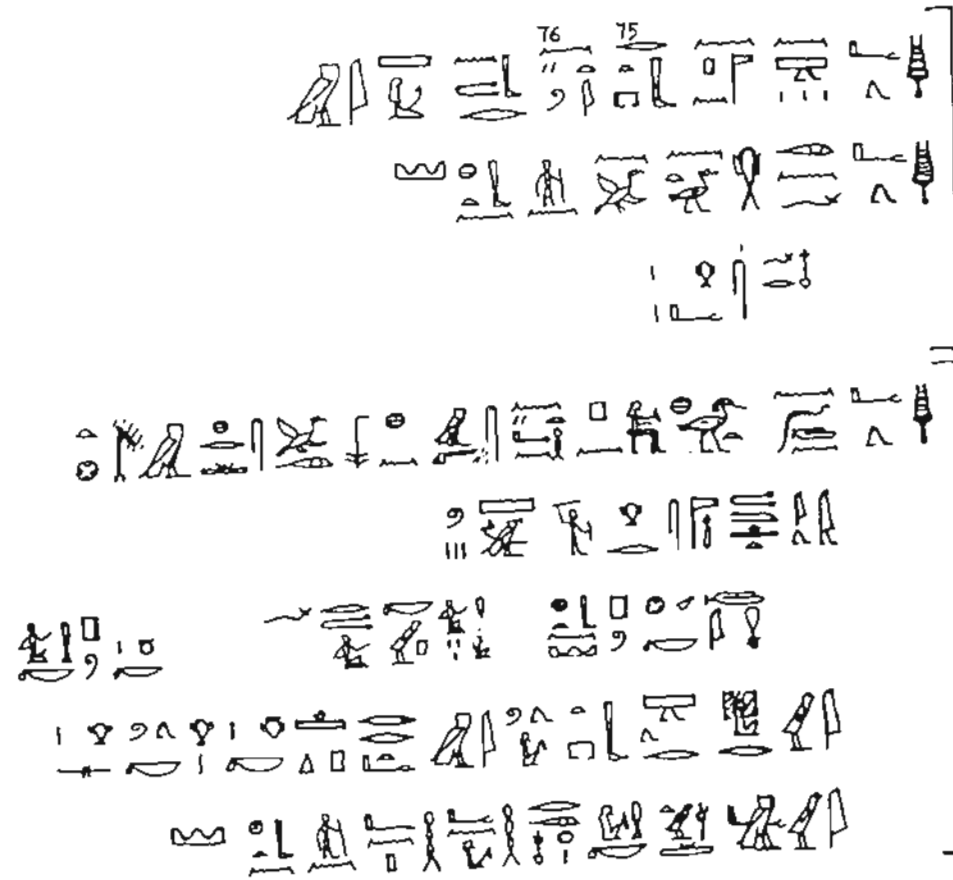
Pour l'égyptien classique, Pascal Vernus donne des exemples de *sdm.n.f* emphatiques qui commandent des syntagmes non prépositionnels (*sdm.n.f* ou pseudo-participe) <sup>73</sup>. Enfin, je ne vois pas pourquoi le *stp.f* prospectif non autonome, qui est une forme personnelle, mais nominale, ne pourrait remplir ici une fonction substantive.

Je suis d'autant plus convaincue que mon idée est possible aussi pour l'égyptien ramesside et post-ramesside qu'il existe des exemples pratiquement parallèles. La différence est que la forme emphatique est un *sdm.n.f* et non un *sdm.f* :

*ii.n.i hr.k...dw3.i nfrw.k*

"C'est pour adorer ta perfection que je suis venu à toi" <sup>74</sup>.

Ici, c'est le dieu qui se déplace, et le "fidèle" qui détermine la raison de sa venue. Si la phrase était accompagnée d'une invocation, on pourrait m'objecter qu'il est normal de considérer le dieu comme bienveillant. Il semble pourtant que le prince de Bakhtan est singulièrement sûr de lui, et que sa hâte à préciser la fonction d'un dieu est la manifestation d'un manque de déférence, en tout cas d'une certaine désinvolture. L'esprit possesseur de Bentresh, lui, se montrera plus courtois, conscient sans doute d'avoir trouvé son maître. Le prince de Bakhtan reconnaîtra plus tard la puissance de Khonsou, après une leçon qui, il faut bien l'avouer, ne sera pas trop dure.



Le dieu gagna l'endroit où se trouvait Bentresh; il étendit sa protection sur la fille du prince de Bakhtan: elle se sentit mieux immédiatement.

Voici que l'esprit en question, celui qui la possédait, prit la parole en présence de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes:

"Puisses-tu être là avec des intentions pacifiques, Grand-dieu-qui-écarter-les errants: Bakhtan, c'est ton domaine; ses habitants sont tes serviteurs; je le suis donc aussi. Je repartirai d'où je suis venu pour apaiser ton cœur sur la raison de ta venue. Mais alors, fais que ta Majesté ordonne d'organiser une fête avec moi et le prince de Bakhtan".

#### B-L'exorcisme: dialogue avec l'esprit et réaction de l'assistance

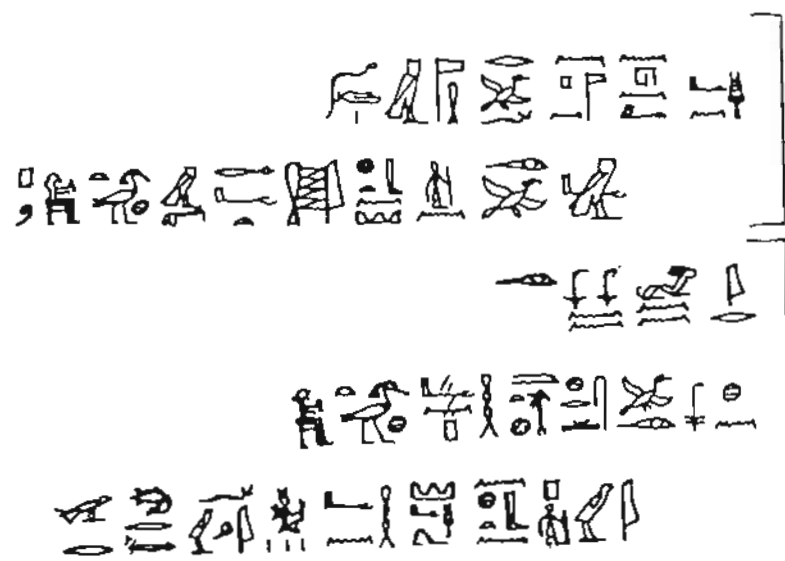
Sur le plan de la narration, Khonsou ne le cède en rien au prince de Bakhtan. Comme Djehouti-em-heb, il agit avec rapidité et efficacité: il semble couper court aux paroles du prince et aller droit au plus pressant: ses deux actions, ponctuées par l'auxiliaire *ch<sup>c</sup>*, ne tardent pas à manifester un résultat concret: *nfr s hr cwj* (*stp.f* prospectif non autonome à valeur consécutive): l'amélioration immédiate de l'état de la princesse constitue dans le récit comme une évidence: le rôle de Khonsou est d'écarter les errants. L'étonnant, ce n'est pas que la princesse se sente mieux, mais la manière mystérieuse dont tout ceci se passe. Car une étrange conversation lie Khonsou à l'esprit, conversation dont le sens échappe à l'assistance, et que seul le prêtre de Khonsou sera à même d'interpréter.

Le prince de Bakhtan perd la main-mise sur l'histoire, puisqu'il en perd la compréhension: voici le "héros" dans une fâcheuse position, tant il est vrai que le savoir donne le pouvoir. Et l'esprit intervient maintenant dans la trame narrative et se pose comme le véritable interlocuteur de Khonsou (*ch<sup>c</sup> .n dd.n...*). C'est finalement assez logique: le dieu et les "errants" sont du même monde, l'imaginaire, le surnaturel: le pharaon y a forcément ses entrées, puisqu'il est point de contact entre l'humain et le divin: de même le prêtre. Le prince de Bakhtan, lui, a besoin d'interprète.

Le comportement de l'esprit vis-à-vis du dieu est bien différent de celui du prince de Bakhtan: il suffit pour le comprendre de comparer le début de leurs paroles. Au lieu de *iw.k n.n htp.k...*, *ii.ti m htp*. Ce sont les mêmes termes, certes, mais le sens ne l'est pas. *ii.ti*, pseudo-participe indépendant, exprime le souhait. Gardiner donne des exemples similaires, notamment *ii.ti n.i*, bienvenue chez moi (Urk.IV 6II)<sup>77</sup>.

Moins de morgue, donc, de la part de l'esprit, qui identifie immédiatement le pouvoir spécifique de son adversaire, le reconnaît verbalement: *ntr c3 shr s<sup>v</sup>m3w* et admet l'étendue de son empire jusqu'en





Et notre dieu d'adresser à son prêtre un signe qui voulait dire:

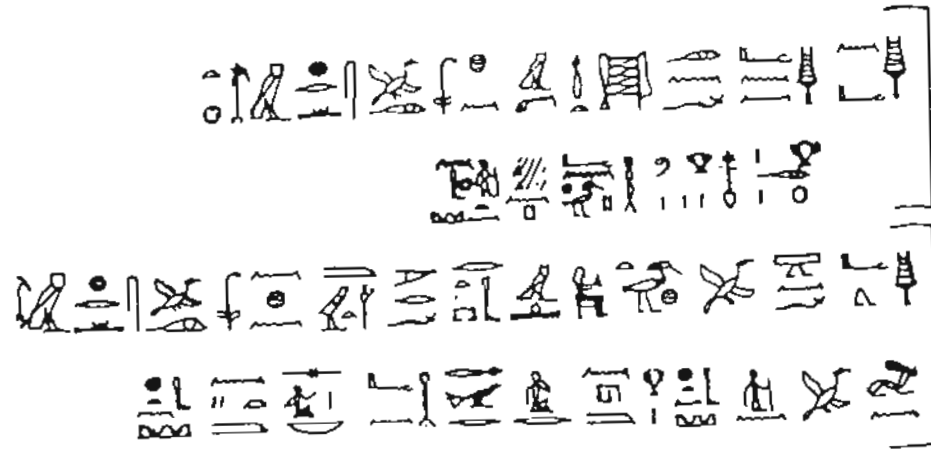
"Fais que le prince de Bakhtan effectue une grande offrande en présence de cet esprit".

Pendant ce temps, Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes se trouvait avec l'esprit, tandis que le prince de Bakhtan restait avec sa garde, saisi d'un immense effroi.

cette lointaine contrée de Bakhtan. En trois propositions précises, d'une logique toute simple et qui se veut sans réplique, l'esprit montre qu'il s'incline devant le dieu : *ink pw hm.k*, "je suis donc ton serviteur". Il partira, non de son propre chef, mais pour le bon plaisir de Khonsou. L'auteur n'emploie pas, pour exprimer le futur, un *stp.f* prospectif autonome, qui implique la volonté du sujet, mais un "futur III" (*iw.i r s'm*), tout à fait neutre à ce sujet <sup>78</sup>. Il convient encore de noter que l'esprit, parlant de lui, n'utilise pas de formes verbales : seule la relative *iw.i* ... échappe à ce principe, et se rapporte à une action antérieure à la venue de Khonsou.

Après ces paroles d'hommage et de soumission, l'esprit pose une condition à son départ, un *hrw nfr* avec le prince de Bakhtan. Cette exigence, il la formule par *iw imi wd hm.k...*. Le sens de ce *iw* + impératif est un peu obscur. La grammaire Cerny-Groll mentionne la tournure, mais n'en livre pas la nuance. Frandsen en donne des exemples négatifs (qui sont les plus fréquents), sans davantage les commenter. Dans la logique de ce passage, l'explication vient d'elle-même. Le "converter" *iw* sert à former des propositions circonstancielles <sup>79</sup>. Or, l'esprit expose précisément une circonstance moyennant laquelle il s'en ira, une modalité de son départ : "je vais partir dans la mesure où "fais que". Impossible à traduire littéralement en français, mais il n'est pas difficile de rendre cette restriction : "je vais partir; mais alors, fais..."; grâce au *iw*, même si l'impératif est une forme initiale et autonome, la proposition entière perd son autonomie et son initialité et est aussi plus intimement liée à la proposition précédente, puisqu'elle l'est non plus seulement par le sens, mais par une syntaxe tout à fait explicite : subtile manière d'exprimer le marché. Mais que veut dire l'esprit par *hrw nfr* ? Le dieu adresse aussitôt (*chc .n hn*) un signe à son prêtre. Ce signe, seul le prêtre pourra l'interpréter, en transmettre le sens à l'assemblée : l'esprit réclame une "grande offrande". Cette proposition, *chc .n hn .n ntr pn n p3j.f hm-ntr m-dd*, anodine apparemment, pourrait bien en dire beaucoup sur le sens de ce texte. Le dieu, c'est naturel, est accompagné de son prêtre. Mais le rôle de ce dernier apparaît comme indispensable, puisque sans lui, le prince de Bakhtan ne pourrait apprendre de Khonsou les exigences de l'esprit. Notons que pour le pharaon, la présence d'un prêtre qui interprétait les signes du dieu n'était pas





Il effectua une grande offrande en présence de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, avec l'esprit du prince de Bakhtan, organisant une fête pour eux.

Alors, l'esprit partit en paix là où il le voulait, sur l'ordre de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes. Le prince de Bakhtan était en pleine allégresse, avec tout homme présent à Bakhtan.

mentionnée. Et le prince de Bakhtan, comme toute l'assemblée, est saisi d'effroi devant tout ce mystère: le prêtre, lui, sait, et peut livrer la solution, et le lecteur aussi, supérieur en cela au prince.

Après cette partie où agissent de concert Khonsou et l'esprit vient la description de la scène. Au moment de l'action, le prince de Bakhtan n'était pas mentionné : curieusement, il ne réapparaît que dans la partie descriptive, et comme personnage secondaire, après Khonsou et l'esprit qui, décidément, sont devenus les véritables vedettes de l'histoire. Pour la première fois, le prince de Bakhtan a perdu son rôle d'actant, et la conduite des événements lui échappe totalement. Ce changement se marque morphologiquement et syntaxiquement : plus de construction autonome, mais une proposition concomitante introduite par *iw*, marginale par rapport au centre du tableau <sup>80</sup>. Khonsou et l'esprit sont groupés, alors que le prince et ses gens sont à l'écart. En outre, le prince est totalement passif : il ne peut que ressentir des émotions *ch<sup>c</sup> w* et *sn<sup>d</sup> w* sont des statifs)<sup>81</sup>. A peine Khonsou a-t-il manifesté sa puissance que la situation est totalement renversée, et que le rôle défini dans les épisodes précédents pour le prince, celui de moteur de l'histoire, est remis en cause: il est le spectateur impuissant de la scène. Le terme utilisé pour exprimer la peur du prince est *sn<sup>d</sup>* : Hornung explique *sn<sup>d</sup>t* par un effroi mêlé de respect. C'est la terreur devant le sacré <sup>82</sup>.

### C-Le dénouement heureux

Le lecteur sait maintenant que le *hrw nfr* se compose d'une "grande offrande", et l'auteur se dispense de le lui répéter, lui épargne un "et alors le prêtre dit au prince de Bakhtan : fais une grande offrande". Encore une fois, une omission qui allège le récit et accélère le rythme. Deux phrases narratives, ponctuées par l'auxiliaire *ch<sup>c</sup>*, et une phrase descriptive suffisent à conclure : le prince de Bakhtan cependant, sujet de la première forme narrative, n'agit pas de sa propre initiative : les rôles sont renversés, et c'est lui qui réagit, et fait ce que Khonsou lui recommande de faire, une *c3bt c3t*, un *hrw nfr*. Il a raison d'obéir : la seconde forme narrative

montre l'esprit accomplissant sa promesse : il part, peu importe où (*r bw mr.f*), mais importe pourquoi (*m wd n hnsu p3 ir shr m w3st* : parce que l'a ordonné, à Bakhtan, un dieu qui gouverne... dans Thèbes). Faut-il que cette ville égyptienne soit le centre du monde, pour qu'un de ses dieux domine sans contestation jusqu'à cette lointaine contrée. Ainsi se succèdent les conséquences non plus de l'intervention du prince de Bakhtan, mais de l'intervention de Khonsou : le moteur de l'action se trouve maintenant dans le camp égyptien, en la personne d'un de ses dieux. La conclusion de l'épisode est claire (*hr nhm*, "inaccompli extensif" du présent I, précédé du "past-converter" *wn*, ou *wn.(i)n p3 wr...*, à traduire alors par un passé simple). Elle décrit le prince, pour la deuxième fois, non plus agissant, mais éprouvant un sentiment (qui, grâce à Khonsou, à qui il a obéi, n'est plus la crainte, mais la joie), comme tout homme de Bakhtan (*hnc s nb nti m bhtn*).

Ceci rappelle les paroles de l'esprit : "Car Bakhtan, c'est sa ville, son peuple est son serviteur, je le suis donc aussi".

Ce pauvre prince, qui, au début du récit, se distinguait par son originalité et son organisation des autres monarques étrangers est maintenant assimilé à n'importe lequel de ses sujets. L'histoire pourrait se terminer ici, à la plus grande gloire de Khonsou, mais c'est mal connaître l'obstination du prince de Bakhtan : il n'est pas satisfait de voir son désir exaucé, sa fille guérie, si le prix en est de s'incliner sans trop chercher à comprendre, et surtout sans essayer de tirer parti de la puissance de ce dieu.

### Cinquième épisode

Dans cette dernière partie du texte, l'auteur raconte une péripétie assez singulière : la séquestration du dieu par le prince de Bakhtan. Si l'histoire avait pour seul but de prouver le pouvoir guérisseur de Khonsou, elle aurait pu s'arrêter ici : chacun aurait été persuadé de sa force. Ce cinquième épisode est pour lui l'occasion de manifester également sa patience et sa clémence, et de montrer que personne ne peut le contraindre. Voilà pour Khonsou.

A propos du prince de Bakhtan, il est vrai que jusqu'à présent, on pouvait prendre sa désinvolture pour de l'impatience, son arrogance dans ses rapports avec le pharaon ou avec Khonsou pour la hâte compréhensible d'un père angoissé par le sort de sa fille. Maintenant, il ne se contente plus de tirer parti des alliances qu'il s'est ménagées, il en abuse clairement.

Le texte est court. Je l'ai pourtant divisé en trois parties :

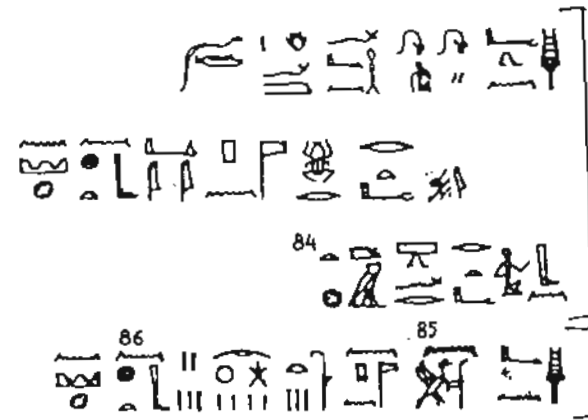
A- La machination du prince de Bakhtan.

B- Le cauchemar et son interprétation.

C- La soumission du prince de Bakhtan.

#### A-La machination du prince de Bakhtan

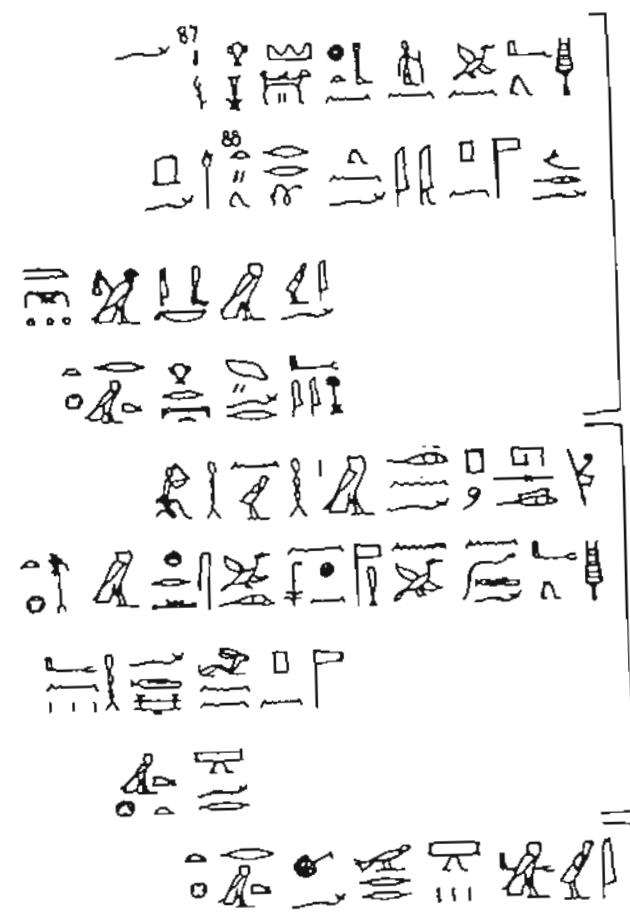
Le prince de Bakhtan ne tarde pas à secouer l'état passif dans lequel le quatrième épisode l'avait laissé, et à reprendre en main le fil de la narration. Au niveau formel, pas de surprise : le prince est sujet d'un *chc.n w3w3.f* décidément narratif<sup>83</sup>. Suit une réflexion intérieure où se dévoile le plan ourdi par le prince, au discours direct : deux propositions au futur III<sup>84</sup>. L'une positive, l'autre négative, montrent sa détermination,



Cependant, il ourdit en son cœur ces pensées: "Je vais m'arranger pour que ce dieu reste ici, à Bakhtan, je ne le laisserai pas s'en aller en Egypte." Et ce dieu compta trois années et neuf mois à Bakhtan.

deux fois la même idée exprimée sous deux formes contraires, ce qui évidemment, la renforce.

Effectivement, le scénario semble se dérouler comme les autres fois : décidément, tout et tous lui obéissent, se mobilisent pour servir ses projets. Le dieu Khonsou lui-même, en toute apparence, se plie à cette règle, et un second *chc* fait écho au premier pour exprimer la conséquence de l'action du prince. C'est donc grâce à une forme narrative et ponctuelle que l'auteur traduit la durée du séjour de Khonsou à Bakhtan. Cet artifice situe aussitôt le récit à la fin de cette période : trois ans et neuf mois s'écoulaient en un clin d'oeil, même si, à y réfléchir objectivement, c'est bien long. Le terme de la patience du dieu est annoncé d'emblée, et laisse ainsi présager un changement : si Khonsou se conforme comme chacun aux volontés du prince, c'est preuve plutôt de sa mansuétude que de sa soumission. Joli petit passage, donc, très bien construit. L'agencement du paragraphe suivant ne manque pas de sensibilité non plus.



Un jour que le prince de Bakhtan dormait sur son lit, il vit ce dieu : il était sorti de sa chapelle sous la forme d'un faucon d'or et s'envolait vers le ciel en direction de l'Égypte. Il se réveilla dans l'angoisse et raconta au prêtre de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes :

"Ce dieu, il était ici avec nous et en même temps il s'envolait vers l'Égypte."

"Hé bien, fais que son char parte vers l'Égypte."

### B-Le cauchemar et son interprétation

Le début de ce paragraphe réserve une surprise dans sa structure. Effectivement, un glissement s'opère dans la première proposition. Elle commence comme si rien d'extraordinaire ne se passait, comme si le prince allait une nouvelle fois intervenir et faire progresser la narration : *ch<sup>c</sup> p3 wr n bhtn...* mais au lieu de l'habituel *ch<sup>c</sup> n sdm.n.f*, narratif et ponctuel, un pseudo-participe. Le retour du prince à l'action et à l'initiative a été de courte durée. Le voici décrit dans la situation la plus passive qui soit : le sommeil, et interrompu dans son sommeil par un rêve étonnant. Lui qui tant de fois, par son action, a perturbé le rôle liturgique du pharaon. La forme suivante (*m3.f*), si elle est narrative (perfectif actif) ne rend pas compte d'une action, mais d'une perception : le prince reste donc passif. Suit la description du rêve, en trois propositions :

*ii.n.f*, passé au deuxième degré dans une incidente

*iw.f m bik n nwb*, "convertir" *iw* + proposition à prédicat

adverbial, proposition concomitante de *ii.n.f*

*ch jf r hrt r kmt*, circumstantial *stp.f*, proposition au présent relatif

Trois formules différentes pour décrire une même situation :

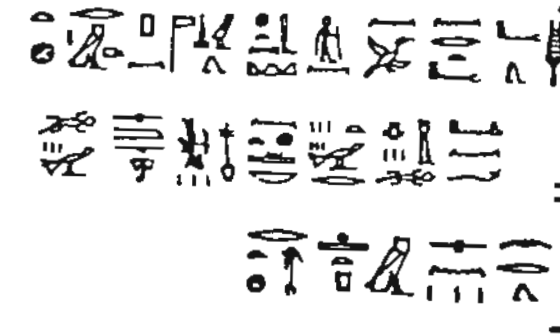
*ii.n.f* est la plus générale, les deux suivantes la précisent de plus en plus <sup>89</sup>. Cette définition progressive révèle au lecteur en quoi ce rêve, qui au départ n'a rien d'extraordinaire, contient un avertissement : le dieu se rappelle impérieusement à la mémoire du prince, et si le rêve devient cauchemar, c'est parce que le dieu le veut <sup>90</sup>. Les effets ne s'en font pas attendre : tout d'abord, c'est le réveil en sursaut, connu dans la littérature égyptienne ; cependant, l'auteur ne se contente pas de reproduire un topos, il innove, transformant l'étonnement du dormeur en angoisse (*m hnwh*) <sup>91</sup>. La forme est narrative (*nhs pw ir.n.f*), mais le prince de Bakhtan n'est manifestement plus à la source de ses décisions, et c'est la seconde fois que le surnaturel le plonge dans l'angoisse.

Quelle leçon doit-il en tirer, sinon qu'organiser rationnellement ses actes en vue d'un projet, tenter d'agir avec sa logique sur le monde invisible sont des comportements périlleux à long terme, même s'ils sont au départ couronnés de succès. La sagesse le pousse donc, pour comprendre les dieux, à passer par qui de droit : le prêtre, sans qui l'exorcisme n'aurait pu se réaliser, puisqu'en l'absence du pharaon, il est le seul à pouvoir transmettre dans le monde profane ce qui se trame dans le monde sacré. Ainsi, laissant là sa démesure, son  $\nu\beta\rho\iota\varsigma$ , le prince de Bakhtan accepte de se soumettre aux lois de la religion. Une nouvelle forme narrative ( $ch^c . n dd$ ) traduit ce revirement. C'est une initiative de la part du prince, mais bien différente des autres : il ne s'agit plus de monter soi-même un plan, mais de demander conseil au prêtre de Khonsou; c'est donc le dernier recours d'un homme qui a perdu la compréhension et la maîtrise des événements.

Le prince raconte tant bien que mal, sur un rythme très syncopé, ses visions nocturnes. Le nouvel objet de ses préoccupations,  $ntr pn$ , est mis en évidence, autant que la confusion qui règne dans son esprit : le dieu était là, et en même temps, il était parti. Il est dur d'apprendre que la logique de non-contradiction est étrangère au monde sacré, il est dur d'apprendre surtout qu'on ne peut, avec sa raison, dompter les puissances surnaturelles. La contradiction qui bouleverse le prince de Bakhtan est nettement affirmée : le  $wn.f di hn^c . n$  (le "past-converter" donne au présent I la valeur d'un imparfait duratif), est suivi d'un  $s^m.f r kmt$ , "circumstantial  $stp.f$ " à valeur de présent relatif. Les deux situations opposées sont donc concomitantes.

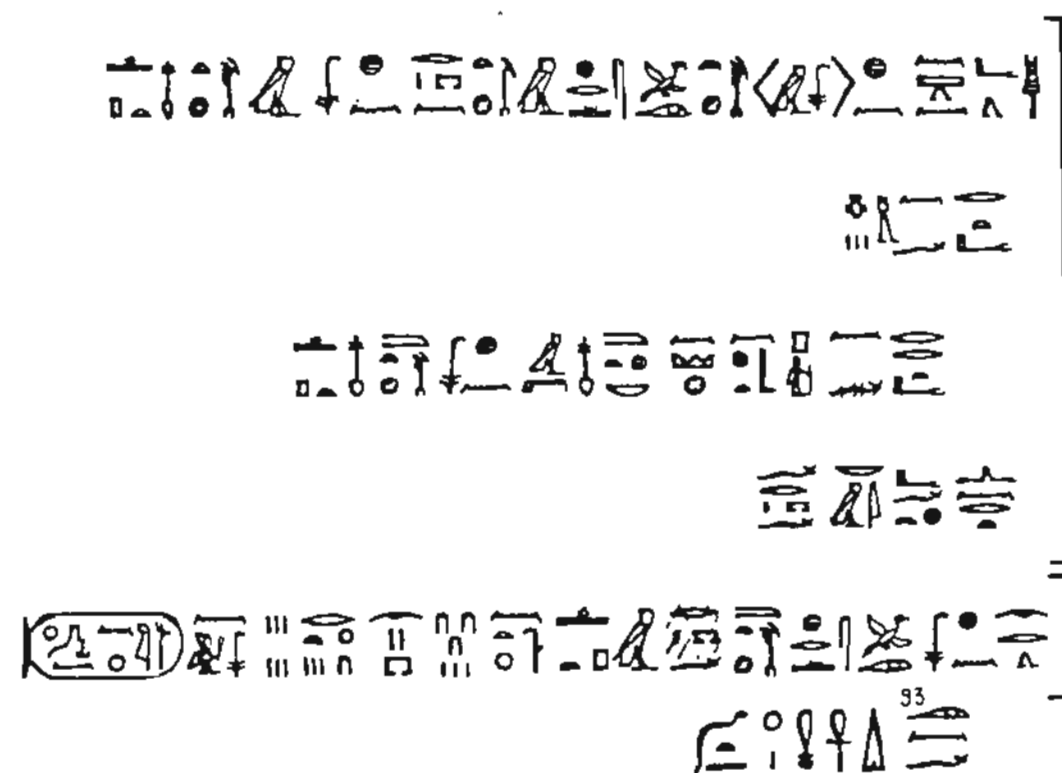
La réponse du prêtre est limpide : s'il est parti (en rêve), c'est qu'il doit partir (en réalité). Une fois encore la "condition de paix", à l'impératif, est introduite par  $iw$ <sup>92</sup>. L'ordre est ainsi relié à ce qui précède, en découle logiquement. La clairvoyance du prêtre est bien distinguée du désarroi du prince : tout éberlué, rempli d'effroi, ce dernier semble avoir perdu tous ses sens, toute sa capacité de raisonnement, tandis que le prêtre donne la solution avec autant de clarté que de rapidité : grâce au  $iw$ , son interprétation du songe semble couler de source et venir sans hésitation.

### C-La soumission du prince de Bakhtan



Et le prince de Bakhtan fit partir ce dieu vers l'Égypte: il lui avait donné de très nombreux présents en toutes bonnes choses, une garde, des chevaux en très grand nombre. Les voici de retour à Thèbes, sains et saufs.

Comme le pharaon réagissait aux interventions du prince, ainsi, le prince réagit à l'intervention de Khonsou : c'est l'obéissance, et plus même que l'obéissance, puisqu'il ajoute des présents que l'interprétation du songe n'exigeait pas. Pour raconter cette soumission, l'auteur se sert exactement de la même structure phraséologique qu'il avait utilisée pour relater l'entrée en scène du prince, au premier épisode :  $ch^c . n rdi.n.f$ , narratif, suivi d'un  $di.n.f$  passé au deuxième degré dans une incidente. Les mêmes formes et les mêmes termes aussi. Il avait organisé ses présents pour se distinguer des autres princes, sortir en quelque sorte du rôle conventionnel du prince vassal de l'Égypte. Il les organise ici pour complaire à Khonsou, pour conjurer par ses offrandes la crainte que lui inspire le dieu, non plus par une initiative personnelle qui le fait sortir du rang, mais pour marquer sa subordination vis-à-vis du dieu égyptien. Si l'on se reporte au premier épisode, la même phrase servait à broser les traits d'un homme actif, rationnel, décidé à mener à bien ses entreprises en établissant son influence à la cour égyptienne. Après le séjour de Khonsou à Bakhtan, elle reflète un caractère qui s'incline devant la décision du dieu égyptien et le conseil de son prêtre. L'homme a changé, et son attitude vis-à-vis de l'Égypte également.



Khonsou-de-Thèbes-qui-gouverne-dans-Thèbes se rendit alors au temple de Khonsou de Thèbes Neferhetep et plaça des présents que lui avait donnés le prince de Bakhtan, consistant en toutes bonnes choses, devant Khonsou de Thèbes Neferhetep, sans tout donner à son temple.

Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes regagna son temple sain et sauf, el l'an trente-trois, le dix-neuf du second mois de peret, du roi de Haute et Basse Egypte Ousermaatra-Setepenra: il l'avait doué de vie comme Ra à jamais.

### Epilogue

Les conflits de pouvoir étant réglés à l'étranger, il reste à résoudre les questions de préséance en Egypte, et en particulier à Thèbes. L'attention s'est portée jusqu'aux confins du monde; elle se fixe maintenant sur l'ambiance des temples thébains. Dans cet épilogue, il sera surtout question des cadeaux.

D'un point de vue morphologique, toutes les formes verbales sont narratives, et Khonsou en est le sujet : on voit qu'il a récupéré à son profit le fil de la narration et qu'il l'a ramené en Egypte.

Une phrase, cependant, se distingue des autres : *nn rdi(t).f ht nb im.f(=st) r pr.f* : *nn* est le prédicat adjectival et *rdi(t).f* le sujet. Le sens est un peu embarrassant. Est-ce : "sans rien garder pour son temple" ou "sans tout garder pour son temple" ? La phrase précédente dit : *rdi.n.f inw r rdi n.f p3 wr n bh tn m ht nb nfr*. Si *r* est écrit pour le "convertir" *iw*<sup>94</sup>, ceci signifie : il donna des présents, et non il donna les présents que lui avait donné le prince... La relative est indéterminée et est introduite par *iw*<sup>95</sup>. Dans ces conditions, Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes n'a offert à Khonsou de Thèbes Neferhetep qu'une partie des présents; c'est logique, après tout : c'est à lui que le prince les avait donnés; c'est à sa puissance que le prince, effrayé par son rêve, avait rendu hommage.

Quoi qu'il en soit, Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes ne se montre pas ingrat : il n'a pas oublié son rôle de mandataire et la protection accordée par Khonsou Neferhetep dans cette aventure.

## *Conclusion*

"La princesse de Bakhtan", comme tous les textes, est plurivoque : on y verra une exaltation du pouvoir guérisseur de Khonsou, arétalogie destinée à lui amener des fidèles, et un problème de préséance, très terre à terre, en deux manifestations de Khonsou. L'histoire témoigne aussi des croyances en la possession et est une attestation des messages divins dans les songes : thèmes déjà très nombreux, et qui pourtant ne laissent pas l'impression d'avoir appréhendé le sens de cette histoire.

La lecture historique, elle, est beaucoup plus désespérante : Bakhtan demeure Bakhtan, et non Bactriane. La charmante Néféroura n'est pas Maatnéferrura, l'épouse hittite de Ramsès II. Le pharaon, s'il n'est pas Ramsès II ni Thoutmosis IV, ne se révèle pas par miracle être Ptolémée VI Philométor.

Tant d'éléments du récit, pourtant, donnent l'impression de toucher à la réalité. Des statues de dieu se sont promenées en Orient : il suffit de penser aux aventures de Wenamon. Des pharaons sont allés en Naharin, ont épousé des princesses venues du lointain Nord-Est; les songes envoyés par les dieux sont bien connus, ainsi que le pouvoir guérisseur de Khonsou. On envoya à la cour de Darius un médecin égyptien <sup>96</sup>. On sait également que les morts égyptiens reviennent parfois tourmenter un vivant. Il est vain, pourtant, d'essayer de rassembler ces morceaux en un tout cohérent qui s'adapte à une réalité historique précise. Car c'est justement le propre d'un conte bien agencé que de mêler à la trame fictive des éléments vraisemblables, de placer des détails véridiques dans un contexte irréel. De ce fait, même en corrigeant les noms, en modifiant les dates ou en accusant l'auteur d'être ignorant, le commentateur avide de faits historiques se heurte sans cesse à de nouveaux problèmes.

L'analyse de la structure interne a l'avantage d'établir un dialogue en seul à seul avec le texte; elle définit le statut des différents personnages, leur importance, leur caractère. D'un point de vue plus large, cette



"conversation" avec le texte peut nous en apprendre beaucoup sur l'idéologie du (ou des) auteur(s), sur sa vision du monde : il est possible par ce biais de sentir comment les intellectuels, des prêtres sans doute, se représentaient les rapports entre l'Égypte et les non-égyptiens, les dieux et les hommes, les prêtres et les hommes, les rois et les dieux, etc. Dans cette optique, l'analyse stylistique est beaucoup plus gratifiante que les hypothétiques localisations du pays de Bakhtan.

Dans un premier temps, quel est le rôle des personnages du monde visible : le pharaon, le prince de Bakhtan, Néféroura, Bentresh, Djehouti-em-heb, le messenger et le prêtre de Khonsou qui écarte les errants ? Qui sont les héros humains du récit ?

J'écarte tout d'abord Djehouti-em-heb : il fait une apparition ponctuelle destinée à montrer que l'intervention d'un dieu est nécessaire, et la médecine humaine inopérante en ce cas.

Néféroura et le messenger sont en quelque sorte des "extensions" du prince de Bakhtan, que ce dernier utilise pour accomplir ses "plans".

La pauvre Bentresh, si elle est le prétexte de toute cette affaire, ne joue dans la narration aucun autre rôle que celui d'être malade et guérie : aucune initiative de sa part.

Restent donc en présence le pharaon, le prince de Bakhtan et le prêtre. Puisque Hermann a classé ce récit dans les nouvelles royales, voyons quel est le statut du pharaon : la structure du texte fait apparaître à son sujet deux types de discours :

- un discours descriptif : le pharaon accomplit son rôle liturgique;
- un discours narratif : le pharaon se plie aux plans du prince de Bakhtan.

Il passe de l'un à l'autre, chaque fois, sous l'impulsion du prince de Bakhtan. Ce glissement correspond à un passage du temps du rituel, cyclique, au temps de la narration, linéaire. Cependant, la figure hiératique du pharaon, impassible dans son rôle liturgique, se détériore d'épisode en épisode et semble devenir inerte dans un texte où le narratif prend une place de plus en plus importante. Dans le troisième épisode, le temps de la narration, où règne en maître le prince de Bakhtan, véritable actant, est

prédominant. La trame du récit, jusqu'à ce moment repose entièrement sur son initiative. Personnage individualisé, il semble manipuler à son gré le pharaon qui, lui, incarne plus une fonction qu'il n'a les traits d'un individu particulier.

A partir du quatrième épisode, le pharaon disparaît en personne de l'histoire: il est cependant évoqué par le prince de Bakhtan, qui met en avant son rôle d'intercesseur. Ce rôle de point de contact entre les dieux et les hommes évoque d'emblée les personnages du monde non-humain qui peuple ce récit: Khonsou de Thèbes Neferhetep, Khonsou qui écarte les errants et l'esprit possesseur. En effet, l'intervention des dieux modifie les données que l'auteur met progressivement en place jusqu'au troisième épisode. Dès que se manifestent des éléments du monde non-humain se pose le problème de la communication entre les deux mondes. Car "la nécessité première est d'établir une relation entre le monde visible, matériel, individuel, et le monde en représentation, c'est-à-dire les dieux et les mythes. L'action de l'homme pensant la nature se matérialise dans les rites qui, se situant sur le plan de la représentation, ne peuvent logiquement être exécutés que par un homme dont le caractère soit aussi celui d'un "signe". Ce signe est le pharaon, seul officiant théorique, divin, pour pouvoir commercer avec les dieux, qui définit la place de l'homme en tant qu'espèce dans le cosmos et le place en face des autres forces naturelles"<sup>97</sup>. Ce rapport entre le pharaon et Khonsou de Thèbes Neferhetep, clairement exprimé dans le texte, est traduit également sur le relief du cintre. Cependant, parallèlement, le même rapport s'établit entre le prêtre et Khonsou qui écarte les errants: même si ces deux figures sont plus petites sur le dessin, on peut dire qu'à un échelon inférieur, le prêtre et Khonsou qui écarte les errants sont les substituts du pharaon et de Khonsou de Thèbes Neferhetep. Effectivement, "le petit Khonsou" est, si l'on peut dire, "chargé de mission" par le "grand Khonsou": il est son délégué, son représentant. Ce mandat a été officiellement reconnu par Khonsou de Thèbes Neferhetep dans la scène oraculaire, au troisième épisode. Quant au prêtre, n'est-il pas, lui aussi, le représentant du pharaon?<sup>98</sup>. De cette manière, le couple pharaon-dieu se déplace matériellement à Bakhtan sous la forme d'un prêtre et de Khonsou qui écarte les errants, association nécessaire pour communiquer avec le *3h* qui, lui, relève uniquement de l'imaginaire. Le *3h* n'a pas la possibilité apparemment de communiquer avec les vivants par



l'intermédiaire du corps qu'il possède. C'est la fonction d'intercesseur qui manque donc au prince de Bakhtan, ni pharaon ni prêtre: il perd, à cause de cette lacune, son rôle d'actant, et dans la structure du récit, passe du narratif au descriptif. Il doit regarder sans comprendre et trembler sans intervenir. Dans la scène de l'exorcisme, le prince devient clairement un personnage marginal; Khonsou et son prêtre, représentant le monde des dieux et l'Égypte, sont à la source de la narration et à travers eux, le pharaon et Khonsou de Thèbes Neferhetep. C'est donc grâce au divin que le pharaon peut finalement manifester sa supériorité au prince de Bakhtan.

Cependant, l'histoire ne s'arrête pas là, puisque le prince de Bakhtan tente de reprendre le contrôle de la situation dans le cinquième épisode. Le "couple mandataire" fonctionnait très bien dans le cadre de sa mission, selon les instructions du "couple mandant". A la suite du dernier rebondissement, de la séquestration à Bakhtan, au bout de trois ans et neuf mois, Khonsou qui écarte les errants prend une initiative personnelle, envoyer un songe, initiative qu'interprète le prêtre. Le "couple mandataire" agit donc en parfaite autonomie par rapport au "couple mandant". Ainsi, le "petit Khonsou" peut intervenir sans l'ordre du "grand Khonsou", et l'intercesseur-prêtre peut intervenir et ordonner sans l'ordre de l'intercesseur-pharaon. Et si le prince de Bakhtan est vaincu, c'est grâce à ce "couple mandataire", et grâce à lui aussi les nombreux présents ramenés à Thèbes. Aussi l'auteur insiste-t-il sur la remise de cadeaux à Khonsou de Thèbes Neferhetep. C'est vraiment de la générosité de la part du "petit Khonsou", car c'est suite à la peur qu'il a lui-même inspirée au prince de Bakhtan que ce dernier se montre soudain si reconnaissant.

Tout en reconnaissant la suprématie du "couple mandant", le "couple mandataire" peut donc revenir la tête haute, triomphant et fier de son autonomie. La conclusion est simple: le prêtre est bien sûr le délégué du pharaon; cela n'empêche pas qu'il puisse agir avec succès en toute indépendance.

Voici pour les rapports entre le pharaon et les prêtres. Qu'en est-il maintenant des relations entre les prêtres et le commun des mortels? Si l'on veut définir le prince de Bakhtan, je pense que le premier trait qui saute aux yeux est son caractère rationnel: c'est un homme qui organise, fait des

plans et s'arrange pour qu'ils se réalisent. Sa première initiative est un succès: grâce à son esprit d'organisation, il se distingue du troupeau des autres princes et réussit à asseoir son influence à la cour d'Égypte en poussant sa fille dans les bras du pharaon. L'efficacité de cette tactique apparaît immédiatement: le prince se sert sans difficulté du lien établi entre le pharaon et lui-même sitôt qu'il en a besoin. Le souverain use pour lui de son autorité sur les hommes - et c'est le voyage de Djehouti-em-heb-, et de son rôle de pivot entre l'humain et le divin - c'est le voyage de Khonsou qui écarte les errants et de son prêtre. C'est justement dans ses relations avec le sacré que le prince de Bakhtan commet, semble-t-il, une erreur. Bien sûr, lors de l'exorcisme, la terreur aidant, il s'est incliné et a obéi sans comprendre, laissant au dieu, donc au prêtre tout le pouvoir d'agir.

Cependant, cette puissance effrayante elle-même, le prince cherche à la dompter par sa raison et, de nouveau, "combine un plan". Là, il apprendra à ses dépens qu'on intervient pas avec la logique, la rationalité, dans le monde du sacré. Il lui fut possible d'organiser avec succès le monde visible, de réussir en tant que roi une alliance avantageuse. Mais il apprendra que nul ne peut s'aviser d'organiser à sa guise le monde divin. De la même manière, Oedipe chercha à échapper au sacré par sa raison, en fuyant ses parents adoptifs, sans savoir qu'il se précipitait ainsi à sa perte; l'intelligence humaine ne lui permit pas de se préserver. Au contraire, c'est sa raison qui le perd, elle qui l'aide à résoudre l'énigme et le jette ainsi dans les bras de sa mère. Son *υβρις*, sa démesure, pour laquelle il fut plus cruellement puni que le prince de Bakhtan, fut de vouloir, comme ce dernier, projeter son entendement dans un monde puissant et obscur et de penser le dominer grâce à la raison. Le prince de Bakhtan, lui aussi, devra se soumettre devant la force du sacré et devant ses représentants sur terre: dans ce cas précis le prêtre de Khonsou, qui est le seul à pouvoir interpréter le songe avec certitude.

Le prince étranger, finalement, s'incline devant l'Égypte, mais bien plus grâce à ses dieux qu'à son pharaon. Ainsi, l'hymne royal et le début du récit décrivent le roi d'Égypte comme le maître d'un grand empire, mais l'hymne lie cette souveraineté à la filiation divine. C'est bien grâce au dieu, grâce à Khonsou qui écarte les errants, que se maintient intact le prestige du pharaon, que le tableau idéal des princes venus en soumission

rendre tribut à sa majesté ne sera plus bouleversé. Grâce à Khonsou qui écarte les errants et à son prêtre...

D'autre part, en pratique, le prince de Bakhtan plie devant Khonsou qui écarte les errants. Stylistiquement, le dieu arrache au prince son rôle d'actant et l'enferme à son tour dans un double discours: le descriptif d'une part, et le narratif quand il s'agit de réagir aux actes divins et d'obéir au prêtre. L'homme s'incline donc devant le divin et abandonne l'espoir de le conquérir par sa raison. Il recule devant le mystère, laissant au prêtre le soin de l'interpréter. Il fait soumission devant Khonsou qui écarte les errants et devant son prêtre...

Le dieu et le prêtre reçoivent en fin de compte le rôle déterminant dans cette histoire, l'un en tant que puissance invisible, l'autre en tant que médiateur de cette puissance. Autant dire que rien ne peut se passer de manière effective sans le prêtre.

Annexes

I. Tableaux

A. Tableau descriptif

Le pharaon	Les princes étrangers
<div>hm.f m nhrn non-verbal IMMOBILITÉ</div>	<div>wrw...iw pseudo-verbal accompli extensif MOUVEMENT ACCOMPLI</div>
Circonstances	
mi nt -c.f tñw rnpt ----- cause -----	
----- manière ----- m ksw m htpw	
émane du pharaon	cause de la manière affecte les princes
n b3w n hm.f r s^3c phww	
effets ----- inw.sn - énumération - hr pst.sn non-verbal :	
immobilité	w^c nb hr hrp sn.nw.f inaccompli extensif mouvement inaccompli
<div>Statisme = impassibilité causes NON-VERBAL</div>	<div>Mouvement = agitation effets PSEUDO-VERBAL (extensif)</div>



	Premier épisode	
A. Tableau	le pharaon ----- statisme les princes ----- mouvement	DESCRIPTION Temps du rituel
B. Intervention du prince de Bakhtan	le prince de Bakhtan ----- action Néféroua ----- état	Evénement NARRATION Temps du récit
C. Conséquences	Impersonnel (le pharaon : mouvement) hors narration Néféroua	NARRATION Temps du récit

	Deuxième épisode : A. L'arrivée du messager	
référence chronologique	<i>hpr</i> + date	ÉLÉMENT NARRATIF Temps du récit
Duratif	<i>isk hm.f m W3st</i> non-verbal <i>hr irt</i> pseudo-verbal = inaccompli extensif	le pharaon DESCRIPTION Temps du rituel
Ponctuel	<i>ii tw</i> <i>r dd wn ipwti n p3 wr n bhtn iw</i> (actant)	le prince de Bakhtan NARRATION Temps du récit

	Deuxième épisode	
A. Circonstances	Date intégrée au récit le pharaon ----- situation le messager ----- action	NARRATION Temps du récit DESCRIPTION Temps du rituel NARRATION (événement) Temps du récit
B. Transmission du message	le messager du prince de Bakhtan ----- action	NARRATION Temps du récit
C. Conséquences	le pharaon  le savant  réaction	NARRATION Temps du récit

Troisième épisode: A. Le second message	
<i>wn wr n Bḥtn whm.f</i> ////// (message)+date	PRINCE DE BAKHTAN NARRATION Temps du récit
circonstance concomitante <i>iw ḥm.f m ḥnw W3st</i>	PHARAON DESCRIPTION Temps du rituel

	Troisième épisode	
A. Second message	le prince de Bakhtan ----- action	NARRATION (evenement) Temps du récit
	le pharaon ----- situation	DESCRIPTION Temps du rituel
B. Conséquences	le pharaon Khonsou  réaction	NARRATION Temps du récit

Quatrième épisode: B. L'exorcisme		
I. <i>chc .n.sm.n.f</i> <i>chc .n.ir.n.f</i>		KHONSOU NARRATION Temps du récit
	2. <i>chc .n.dd.n.sh</i>	L'ESPRIT NARRATION Temps du récit
reprise de ce qui précède: <i>ir iw wnn,...</i> circonstance concomitante ... <i>iw p3 wr n Bhn chc (w)</i> <i>iw.f snd(w)</i>		
		PRINCE DESCRIPTION (hors narration )

Quatrième épisode			
Prince	Khonsou	l'esprit	Bentresh
A.L'accueil NARRATION (action) Temps du récit			
B.L'exorcisme DESCRIPTION (réaction) (Hors temps)	NARRATION (action) Temps du récit	NARRATION (réaction) Temps du récit	DESCRIPTION (Réaction) (Hors temps)
C. Conséquence 1. NARRATION (réaction) Temps du récit 2. DESCRIPTION (réaction) (Hors temps)		NARRATION (réaction) Temps du récit	

Cinquième épisode: B. Le cauchemar		
Prince	Khonsou	le prêtre
1. <i>çhc p3 wr n Bħm sđr(w)</i> <i>m3 f ntr pn</i> ----- <i>ii.n.f</i> <i>çhj.f</i>		
2. <i>nhs pw ir.n.f</i> <i>çhc .n đđf</i>		<i>iw imi</i>
1. DESCRIPTION NARRATION 2. NARRATION (réaction)	NARRATION (action) (dans le temps du rêve)	ORDRE au discours direct

Cinquième épisode			le prêtre
Prince	Khonsou		
<u>A. Machination</u>  NARRATION (action) Temps du récit	  NARRATION (réaction) Temps du récit		
<u>B. Cauchemar</u>  DESCRIPTION (situation) (Hors temps)  NARRATION (perception) Temps du récit	  Événement NARRATION (action) Temps du rêve		Discours direct (action)  Ordre
<u>C. Conséquences</u>  NARRATION (réaction) Temps du récit	  NARRATION (réaction) (Temps du récit)		
<u>Epilogue</u>	  Narration (action) (Temps du récit)		

II. Notes

Notes relatives à l'introduction

1. Il ne s'agit pas, comme on le pensait auparavant, d'égyptien classique, mais d'un néo-égyptien où se glissent des formes narratives classiques, comme *chc .n sdm.n.f, spr pw ir.n.f*. On y trouve également ce que Vernus nomme l'égyptien de tradition, langue artificielle qui veut imiter le moyen égyptien, voire l'ancien. (cf. P. VERNUS "Littérature et autobiographie. Les inscriptions de *S3-Mwt*, surnommé Kyky", *Rd'E* 30 (1978), pp. 115-146; pp. 138-139). Ainsi, *nti + iw* et présent I. On trouve aussi des formes non classiques, mais qui s'inspirent clairement du moyen-égyptien : le *chc sdm.n.f*, au lieu de *chc .n sdm.n.f*, par exemple. Constatons encore l'usage de la forme *chc .n sdm.n.f* avec des verbes de mouvement (pp. 58 et 62), qui n'est pas classique ( GARDINER, § 478).
2. A. DE BUCK, *Egyptian Readingbook*, Leiden, 1948, pp. 106-109.
3. G. MASPERO, *Les contes populaires de l'Egypte ancienne* , 1911<sup>4</sup>, p. 183.
4. G.POSENER, "A propos de la stèle de Bentresh", *BIFAO* 34 (1933), pp. 75-81.  
W. SPIEGELBERG , " Zu der Datierung der Bentesch-Stele", *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne* 28 (1906), p. 181.  
S. DONADONI, " Per la data della Stele di Bentes", *MDIK* 15 (1957), pp.47-50.
5. Il rapproche ces graphies de la stèle de Mendès ou de celle du Satrape. ERMAN a montré que la titulature du pharaon était en fait celle de Ramsès II et celle de Thoutmosis IV mélangées.



6. H. GAUTHIER, *Dictionnaire géographique* II 31.
7. Cf. à ce sujet G. LEFEBVRE, *Romans et Contes*, Paris, 1949, p. 222, notes 5 et 6
8. Cf. TACITE, *Annales* II, 60; DIODORE, I, 47.
9. PH. DERCHAIN & U. VERHOEVEN, *Le voyage de la déesse libyque*, Bruxelles, 1985, p. 10.

*Notes relatives à la titulature et à l'hymne royal*












10. A. ERMAN, "Die Bentreschstele", *ZÄS* 21 (1883), pp. 54-60, p. 55.
11. ID., *Ibid.*, p. 59. Cf. aussi P. TRESSON, "La stèle égyptienne de Bakhtan", *Revue biblique* 42 (1933), pp. 64-65.
12. G. LEFEBVRE, *Romans et Contes*, p. 221 (M. LICHTHEIM, pour citer la publication la plus récente à ce sujet, considère également ce mélange comme une erreur (*Ancient Egyptian Literature*, Volume III, Londres 1980, p. 93, note 1).
13. S. DONADONI, "Per la data della "Stele di Benstres", *MDIK* 15 (1957), pp. 47-50, p. 49.
14. G. LEFEBVRE, "Encore la stèle de Bakhtan", *Chronique d'Égypte* 19 (1944), pp. 214-218, pp. 216-217.
15. TACITE, *Annales* II 60, à propos de la visite que Germanicus fit à Thèbes. On sait que c'est de l'"hagiographie" et que Ramsès II n'a pas remporté que des succès militaires.
16. Sur l'opposition "pays noir, pays rouge", Lefebvre signale le parallélisme avec Urk. IV 58, 16-17 (Cf. G. LEFEBVRE, *Romans et*

*Contes*, p. 226, note 14).

17. Une phrase parallèle dans la "Stèle du mariage" de Ramsès II, *ASAE* 25 (1925), pp. 181-238, p. 192, A 5 et G. (Edition de Ch. Kuentz). Cf. également G. LEFEBVRE, dans le même numéro d'*ASAE*, 1.8 de la Version abrégée.
18. La même idée est développée dans la Stèle de Mendès : Urk. II 34, 9-14. On y trouve également le terme *pr-c* (II, 35, 4) comme épithète du pharaon.
19. *K3 mn-ib h3b. f mtwn* : *mtwn* est souvent traduit par arène, par "Kampfplatz", spécialement pour les taureaux (Wb II 175, 12). La traduction "arène" évoque irrésistiblement les tauromachies modernes, ou des combats rituels de taureaux. Un article tout récent du Lexikon, s.v. Stierkampf, fait état de la question (Band VI, Lieferung 1, Wiesbaden, 1985, 16-17). Tout d'abord, la tauromachie telle qu'elle existe aujourd'hui, entre un homme et un taureau n'est pas attestée en Égypte ancienne. Il existe cependant des représentations de taureaux combattant ensemble, et certains ont voulu y reconnaître un rituel. - Sur ces représentations apparaît un bouvier, et le taureau vainqueur est appelé *k3 nht*. Le matériel a été reconsidéré par Alan B. Lloyd (*Strabo and the Memphite Tauromachy*, *EPRO* 68, 1978), et réinterprété comme des scènes de pâturage, avec des troupeaux. Jusqu'à preuve du contraire, il n'y a pas eu de combats rituels entre taureaux en Égypte ancienne (à ce sujet, on attend la thèse de Behrens, à paraître). Ainsi, *mtwn* ne peut être l'arène (décomposé en un *m* locatif et *tn. w*, combat de taureaux Wb V 359, 14).  
L'assimilation du roi à un taureau qui combat se trouve également entre autres dans la stèle de Piankhi: Cf. N.C. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi (ankh)y au musée du Caire*, Le Caire, 1981, 1. 72 (p. 24 \*1.5) où le roi est appelé "Taureau qui combat les taureaux".
20. Le fils de Nout : "Seth est fréquemment nommé à l'aide de cette périphrase dans la phraséologie royale dès la 18ème Dynastie". (N.C. GRIMAL, *op. cit.*, note 251). Cf. pour Thoutmosis III: Urk. IV, 812, 3 ou pour Hatchepsout: Urk. IV 366, 5. De même, dans le conte d'Horus et

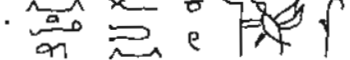
Seth, on trouve à propos de Seth "grand de force, fils de Nout" (2,1). Grimal (note 492) signale que "Montou, Taureau au bras puissant", (Piankhy 1. 128-129) illustre le même thème de la force victorieuse du roi.

### Notes relatives au premier épisode

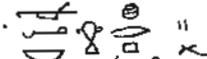
21. Comme je viens de le signaler, la particule  marque le début de l'histoire. Il ne s'agit pas du  enclitique, mais manifestement du proclitique  /  (A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, §231). Elle est utilisée pour introduire un résumé de la situation au début d'un récit, d'un conte : cf. notamment Horus et Seth 1, 1 (= LES 37, 2) et Apophis et Sekenenrê (= pap. Sallier I, 1, 1, LES 85, 5). Elle établit un rapport de concomitance entre une situation et une action qui est point de départ d'un récit, comme ici, ou d'un rebondissement (cf. deuxième épisode). L'action qui est point de départ du récit est exprimée sous une forme narrative, tandis que la particule  est suivie directement d'une construction non verbale ou d'une forme verbale non narrative. La première forme narrative est *chc rdi p3 wr n bhtn*. Ainsi, dans Apophis et Sekenenrê, LES 85, 8, la forme narrative est aussi construite sur l'auxiliaire *chc*. Pour éviter que la phrase française ne soit, dans ma traduction, trop longue ou peu claire, je l'ai coupée avant *chc*. J'ai analysé, dans la première partie, ce qui relève de la description, et, dans la seconde, ce qui relève de la narration. (Sur  , cf. également, A. ERMAN, *Neuägyptische Grammatik*, 676-77). La graphie  pour le  classique est connue dans la Stèle de Mendès, où  + proposition à prédicat adverbial exprime aussi la concomitance (I. 8, Urk., II 37, 16). Cf. également dans la Stèle de Piankhy, à plusieurs reprises,  non enclitique (cf. notamment p. 45 l. 9 = l. 128 et p. 30 l. 4 = l. 87, où  introduit un nouveau développement : N.C. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi(ankh)y au musée du Caire*, Le Caire, 1981).

22. P. VERNUS, "Sdm.n.f and Pseudo Participle within the Aspectual System of Middle Egyptian", Congrès International des Egyptologues,

München, 1985, résumés distribués aux participants, pp. 252-253. Il distingue l'accompli extensif (tournure avec pseudo-participe) de l'inaccompli extensif (tournure avec *hr* + infinitif).

23. 


*nt-c-f tnw rnp.t* : *nt-c* peut avoir simplement la signification d'habitude (cf. par exemple, K.R.I. V, 474, 13). Je remercie Monsieur Kruchten de m'avoir fourni cette référence : il m'a signalé encore un passage cité par P. VERNUS, "Le *sdm.n.f* dans le registre de la narration : les intermittences de l'accompli" *Rd'E* 35 (1984), pp. 159-171, p. 166 : *prt pw ir.n.sn nd.n.sn hrt mi nt-c.sn nt rc nb* (voici qu'ils sortirent après avoir présenté leurs salutations selon leur habitude quotidienne (Néferty = P. Ermitage 1116B, 2-3). Ici, dire qu'il s'agit d'une habitude est une pure fiction. Si le *nt-c* est quelque chose de récurrent, c'est en relation avec l'ordre cosmique (le terme désigne d'ailleurs les phases de la lune : P. BARGUET, "Le cycle lunaire d'après deux textes d'Edfou", *Rd'E* 29 (1977), pp. 14-20, p. 18, note 47). La souveraineté de l'Egypte sur les terres étrangères est présentée dans ce texte comme un *nt-c*, c'est-à-dire comme liée à l'ordre naturel des choses. Comme le dit Philippe Derchain, "toute activité royale prend un caractère rituel, puisque le souverain se trouve au point de contact du réel et de l'imaginaire. De là naît la conception de l'histoire en tant que "fête" - c'est-à-dire liturgie - que Hornung a magistralement démontrée, qui fait que l'exercice du pouvoir en soi est déjà un acte liturgique" ("Rituels égyptiens", p. 333, in *Dictionnaire des mythologies*, dirigé par J. BONNEFOY, Paris, 1980; cf. également E. HORNUNG, *Geschichte als Fest*, Darmstadt, 1966).

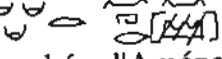
24. 

*wc nb hr htp sn.nw.f*. Cf. notamment, pour la poésie amoureuse, A. GARDINER, *Chester Beatty, Love Songs*, Verso C, l. 1 :



*wc snt nn sn.nw.s*. Unique est l'aimée, sans pareille.

25. 

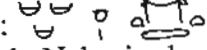
*nhrn*. Cf. H. GAUTHIER, *Dictionnaire géographique*, III 96. On trouve un état de la question chez A. GARDINER, *Onomastica* I, pp. 171-180, n° 260. Gardiner fournit, dans la mesure du possible, une vision diachronique de la réalité recouverte par ce terme. Je ne reprends pas ici tout son exposé, mais rappelle que si les successeurs de Thoutmosis III, avec une réserve pour Thoutmosis IV, n'ont même jamais vu l'Euphrate, Aménophis III prétend pourtant fouler de ses pieds le Naharin (cf. W.M. FLINDERS PETRIE, *Six Temples at Thebes*, London, 1897, plate 10, page 10). Naharin était cité par les Egyptiens comme la limite extrême de leur empire (Cf l'obélisque de Constantinople de Thoutmosis III (Urk. IV, 587, 2f) où ce dernier établit sa frontière : au commencement de la terre et à  la fin de Naharin). On trouve ainsi cité par Breasted un scarabée d'Aménophis III (Berlin 16781 = Aeg. Inschr. II, 261) où sont opposés Karoy et Naharin comme limites de la puissance du pharaon (J.E. BREASTED, *A History of Egypt*, p. 330, et *Ancient Record*, II, p. 345). Concernant notre texte, comme le dit Tresson, Ramsès II ne pouvait se rendre chaque année en Naharin : il songe à "cette lutte acharnée qui, pendant plus de vingt ans, dressa l'Asie contre l'Egypte" et à ce fameux traité qui fixe les frontières de Ramsès II vers l'Oronte (P. TRESSON, "La stèle Egyptienne de Bakhtan", *Revue biblique*, 42, 1933, pp. 57-78, p.65). Ni Ramsès II, ni aucun de ses successeurs n'ont pu assurément faire d'un voyage à Naharin un *nt-c* annuel. Naharin est un symbole qui lie la souveraineté du pharaon à l'idée impériale. Ainsi, le contexte rend au mot *nt-c* une connotation plus forte que celle d'"habitude" : c'est une affirmation rituelle, mais fictive en réalité.

26. Cf. A. GARDINER, *Onomastica* : notamment


l'arrière, la partie arrière II 270

l'arrière-pays II 194

les eaux de l'arrière-pays II 137, 179, 200



la fin I 177 : le texte est cité à propos de Naharin : 

*phw nw Stt*, la fin de l'Asie, qui désigne le pays de Naharin dans la stèle de Gebel Barkal, 8, RB 57 9-10. Comme dans la stèle de Bakhtan, les deux termes sont en relation.

27. 

Sur cette graphie tardive, cf. Wb II 464. Erman s'en était déjà étonné : c'est une des nombreuses "irrégularités" graphiques qui l'ont poussé à affirmer que la stèle de Bakhtan était un faux tardif (A. ERMAN, "Die Bentreschstele", *ZÄS* 21 (1883), pp. 54-60, p.57). Cf. aussi E.J. SHERMAN, "Djedhor the Saviour Statue Base O1 10589", *JEA* 67 (1981), pp. 82-102, p. 94 et 99 : "La présence d'un *t* entre le *r* et le bras avec un pain de *rdi* est un phénomène fréquent des textes de la période tardive et indique probablement une modification phonétique". Cf. aussi la stèle de Pey (T.J. LOGAN & J.G. WESTENHOLZ, "*Sdm.f* and *Sdm.n.f* Forms in the Pey (Piankhy) Inscriptions", *JARCE* 9 (1972), pp. 111-119, p. 111, 112 et 114).

28. 

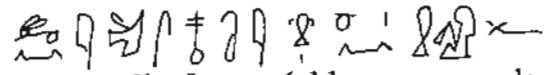
*hst irw* :  une graphie rare de  *irj*, utilisé comme substitut du suffixe de la troisième personne du singulier et du pluriel : A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, §113. On trouve un autre exemple dans la stèle de Mendès I. 7 (Urk. II 37, 6).

29. P. VERNUS, "Le *sdm.n.f* dans le registre de la narration : les intermittences de l'accompli", *Rd'E* 35 (1984), pp. 159-171, p.163. Cf. T.J. LOGAN & J.G. WESTENHOLZ, 1972 (cité note 27), outre un *sdm.n.f* initial, mentionnent le *sdm.n.f* non initial dans leur texte (stèle de Pey), continuatif ou circonstanciel (p. 118 - cf. aussi note 27, pour un exemple).

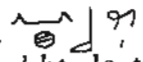
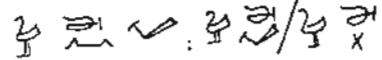
30. G. LEFEBVRE, *Romans et Contes*, p. 221 : il reproche à l'auteur de n'être pas arrivé à pasticher le style des inscriptions officielles de la 19ème dynastie.

31. La lecture que propose Lefebvre, *wn st nfrti*, où *nfrti* est un pseudo-participe, et *st* la graphie néo-égyptienne du suffixe *.s*, est très satisfaisante. Je l'analyse, pour ma part, comme un *wn* past-converter,

et un présent I avec pseudo-participe (état). Il n'est pas obligatoire, par corrections successives, de modifier totalement le texte en se fondant sur la stèle du Mariage :



"alors, elle fut agréable au coeur de sa majesté" (cf édition de CH. KUENTZ "La 'Stèle du Mariage' de Ramsès II", *ASAE* 25 (1925, pp. 181-238, p. 223 (K40) et G. LEFEBVRE, *ibid.*, p. 40 et note 31 p. 44). Que l'auteur s'inspire ici de la stèle du Mariage, soit. Mais, rien ne permet de considérer les modifications comme des fautes de copie, au point de corriger notre phrase en *wn.(in).s nfrti hr ib. n hm.f(mr.n.f sj)r ht nb(t)*, sous prétexte que ces mots "contribuent singulièrement à assouplir et éclaircir l'ensemble de la phrase" (cf. G. LEFEBVRE, "Encore la stèle de Bakhtan", *Chronique d'Egypte* 19, 1944, pp. 214-218, pp. 216-218). Cependant, sans corriger toute la phrase, on pourrait lire *wn.(in).s nfrti* et traduire alors par un passé simple.

32.  *nhbt*, la titulature. Pour les graphies sans le *t* final, cf Wb II 308: l'expression *wdn nhbt*, établir officiellement la titulature est mentionnée. On trouve, à côté de la graphie  (Wb I 389), par simplification du double *n*.

33. P. VERNUS, "Formes emphatiques en fonction non emphatique dans la protase d'un système corrélatif", *GM* 43 (1981), pp. 73-88 : "la première proposition fonctionne comme subordonnée, la seconde comme principale" (p. 74). Il fournit des exemples de cet usage de la forme emphatique en néo-égyptien également (pp. 80-83). Dans son article paru en 84 (cité note 29), il spécifie également que l'"incidente", au *sdm.n.f* "passé du deuxième degré", peut être placée avant son énoncé de référence (p. 163).

34. Cf. P. VERNUS, 1984 (cité note 29), pp. 164-165 : c'est l'"accompli non concomitant". E.J. SHERMAN, 1981 (cité note 27), reconnaît ce genre de *sdm.n.f* "séquentiels" dans le texte qu'elle étudie (époque de Philippe Arrhidée et Ptolémée Ier) : le *sdm.n.f*, dit-elle, semble avoir conservé


son caractère emphatique et continuatif (p. 99). Cf. aussi T.J. LOGAN & J.G. WESTENHOLZ, 1972 (cité note 27), p.118, note 27.

### Notes relatives au deuxième épisode

35. Je nomme *hpr* + date "point de référence" parce qu'il permet d'organiser les autres éléments de la phrase, qu'il sert de point de repère à ce qui suit. Ainsi, dans le cas de l'incidente, l'énoncé de référence sert à situer comme accompli par rapport à lui-même le *sdm. n. f* "passé au deuxième degré", et sert donc de point de repère. Cette terminologie permet d'éviter, comme le dit Vernus, les termes de subordonnées et de principales et est ainsi plus adaptée à des textes où la syntaxe est majoritairement implicite. Je n'ai pas repris exactement la même nomenclature, pour éviter toute confusion entre deux formes de natures différentes.

36. Je ne vois pas la nécessité de corriger les dates, comme l'a proposé Erman, et comme l'ont fait Lefebvre (*Romans et Contes*, p. 227), et Lichteim (*Ancient Egyptian Literature*, p. 93, note 6). Personne ne songe à corriger les 110 ans du magicien Djedi dans le papyrus Westcar sous prétexte qu'historiquement c'est peu probable.

37. Cf. note 21.

38. J'ai compris  comme un infinitif de narration *iit* ; en effet, après *isk* + prop. concomitante, il faut une forme narrative. L'exemple cité du traité de Ramsès II et Hattusil III encourage à cette interprétation.

39. K.R.I..II, 226, 4.

40. P. VERNUS, "Formes emphatiques en fonction non emphatique dans la protase d'un système corrélatif", *GM* 43 (1981), pp. 83-84. Si l'effet de mise en vedette "se généralise en égyptien de la deuxième phase, c'est sans supplanter totalement d'autres fonctions, issues de la valeur originelle de forme substantive du *sdm. f* dit "emphatique" et des formes

apparentées. Ignore-t-on cette nuance qu'on comprendra, là où l'Égyptien veut dire : "quand j'eus retiré mes vêtements, je pris ma douche", "c'est quand j'eus pris ma douche que je retirerai mes vêtements", ce qui laisse planer quelque inquiétude sur le bon sens de l'énonciateur" (p. 84). Ce passage est si caractéristique des recherches de Vernus que je n'ai pas résisté au plaisir de le citer.


Dans ce cas, comme le *stp.f* perfectif des verbes intransitifs n'existe pas, (cf. notamment J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, §14.2.), il doit s'agir de ce type de forme emphatique en fonction circonstancielle. Vernus en cite de nombreux exemples, même en néo-égyptien. Notamment : *hpr dw3 n3 wcbw iw r ht-ntr* : "Au matin, quand arriva le matin, les prêtres s'en furent au temple". (P. Rylands IX 18/13-4). Dans la protase, *hpr* est la graphie, connue au Nouvel Empire, du *sdm.n.f* "emphatique" (p.81).

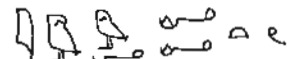
On pourrait également songer que le *hpr* garde sa fonction emphatique. Dans ce cas, *isk hm.f* ... n'est qu'une incise, et non la protase d'une période, et il faut lire *ii.tw*, à interpréter comme une forme nominale et à mettre en emphase.

41. Stèle de Piankhi ligne 89. Cf. N.C. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi (ankh)y au musée du Caire*, Le Caire, 1981, 31\* I.4-5.

42. ID, *Ibid.*, p. 295 et 225.

43. Cf. J.H. MICHEL, *Grammaire de base du latin*, § 492. ex : *Vix annus intercesserat cum Sulpicius accusavit C. Norbanum* (Cicéron, *De Oratore*, 2, 89). Une année à peine s'était écoulée lorsque Sulpicius lança une accusation contre C. Norbanus.

44.  *imi.tw* : cf. J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, § 24.5.2 (p.349) : il s'agit d'une abréviation de

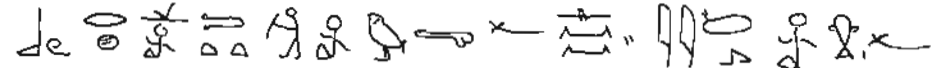


45. G. LEFEBVRE, *Romans et Contes*, p. 228.

46. Cf. notamment J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, p.280 (le présent I).

47. *whm* : cf. Wb I 340. Dans le sens de répéter ce qu'on a vu ou entendu, et non dire plusieurs fois : cf. Stèle du songe 1.5. C'est clairement raconter ce qui s'est passé dans le songe (N.C. GRIMAL, *Quatre stèles napatéennes au musée du Caire*, Textes et Indices, Le Caire, 1981).

48. The "Circumstantial *stp.f* " : S.I. GROLL, "The literary and non-literary Verbal Systems in Late Egyptian", *OLP* 6/7 (Mélanges Vergote), Leuven, 1975-76, pp. 237-246, p. 238. Elle cite A.H. GARDINER, *Chester Beatty, Love Songs*, Verso C2, 6




"I can not pull myself together in front of him when passing by him".

Exemple similaire du présent relatif : cf. Ramesses IV Abydos Stela to the Gods, l. 19 (K.R.I. VI 24, 16-25, 1.).



*rdi.n.i n.k c3 phti.k sqdd.k m nsyn c3* "j'ai fait pour toi que tu sois

grand de force lorsque tu navigues dans le grand orage". (E. BRESCIANI, *Letterature e poesia dell'antico Egitto*, Turin, 1969, traduit "baciendo" et "dicendo").

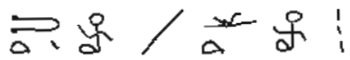
49.  C'est bien sûr une graphie de la particule *mk*, ou *mtn* de l'égyptien classique. La confusion peut provenir de la proximité du *imitw* à la ligne précédente (9).


50. *hmww m ib.f* : *hmww*, l'artisan, ici, l'homme habile en son cœur, ingénieux cf. Wb III 82, et spécialement 83, *hmww-ib* inventif, ingénieux. Philippe Derchain rappelle que le cœur est le siège de l'activité créatrice et de la mémoire. ("Anthropologie, Egypte pharaonique", p. 47, in *Dictionnaire des mythologies*, dirigé par J. BONNEFOY, Paris, 1980).



$ss^v m db cw.f. t$  : on peut comprendre  $ss^v iqr m db cw.f$  (Wb V 564)

pour le sens. A mon avis, il ne faut pas corriger, mais conserver le parallélisme des deux expressions, qui définissent chacune une double compétence : l'homme recherché est intelligent et adroit.

51.  :  $tt n pr cnh$ , le personnel de la maison de la vie : cf. A.H. GARDINER, "The House of Live", *JEA* 24, 1938, pp. 157-179. Gardiner traduit : "staff of the house of live" (p.167). On trouve dans la maison de la vie un département médical, et c'est dans le  $pr-cn h$  que les livres médicaux et magiques étaient copiés (p. 159). Les spécialistes de la Maison de la vie ont partie liée avec la magie (p. 165). Ce n'est pas étonnant : comme le dit Lefebvre, "Si la médecine est issue de la magie, la magie, elle, n'est qu'un aspect de la religion, et toutes les trois, chez Egyptiens, sont toujours demeurées intimement liées" (G. LEFEBVRE, *Essai sur la médecine égyptienne à l'époque pharaonique*, Paris, 1956, p. 9). Il dit encore : "le médecin, le prêtre de Sekhmet, le magicien ont pouvoir de guérir" (p. 6). Il ne faut donc pas voir magie et religion comme incompatibles, ni rejeter la magie comme la honte de la civilisation égyptienne : on risquerait d'éclabousser de boue aussi tous ses prêtres. Cf. Lexikon, s.v. magie, 1138-1151 : Une stricte distinction entre magiciens, prêtres et corps médical semble irréalisable (1146). Aussi le savant envoyé à Bakhtan, qui est un scribe, sera-t-il capable d'établir le diagnostic de possession. Le pharaon peut difficilement faire appel à une équipe plus compétente que celle de la Maison de la vie. Il y ajoute encore les "fonctionnaires" de la cour ( $qnbt$ , Wb V 53, magistrats, fonctionnaires). Dans la Nouvelle Royale, il est courant que le roi appelle ainsi ses conseillers (cf. A. HERMANN, *Die ägyptische Königsnovelle*, Glückstadt, 1938, p. 14).

52.   $St3$  (Cf. aussi l. 14) - Wb IV 351-354, transitif ou intransitif; le  $St3$  est certainement un complément phonétique, et non un impersonnel. A la ligne 14, le  $tw$  est impossible, et le  $\Delta$  présent.  $St3$  est ici infinitif narratif sans sujet.



53. G. LEFEBVRE, *Romans et Contes*, p. 221. Avec les verbes de mouvements, on trouve aussi l'infinitif de narration, ou la forme

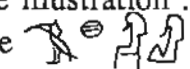
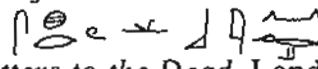
emphatique.

54. Djehouti-em-heb : Il existait un scribe de ce nom au temps de Ramsès II, comme Erman l'avait signalé (cf. A. ERMAN, "Die Benteschstele, *ZAS* 21, pp. 54-60, p. 55).

F. JONCKHEERE *La médecine égyptienne* (3 vol.), Bruxelles, 1958, V.3 : *Les médecins de l'Egypte pharaonique, essai de prosopographie*, p. 123) classe le Djehouti-em-heb de la stèle de Bakhtan dans les "agents non-médicaux avec activité médicale présumée : ce n'est pas un  $sinw$ , mais un  $rh-ih$ ", dit-il; sur ce genre de distinction, cf. note 51.

55. C'est pour rendre cet effet de rapidité que j'ai traduit : "Sitôt arrivé à Bakhtan, le savant..."

56.  ,  $3h$ , l'esprit. La graphie avec un  $\Delta$  final existe également dans la stèle du songe, l. 15 (N.C. GRIMAL, *Quatre stèles napatéennes au musée du Caire, Textes et Indices*, Le Caire, 1981). Il peut s'agir d'une confusion avec les nombreux mots  $3h$  écrits avec  et un  $\Delta$  (Wb I 14-17). Le  $\Delta$  n'est écrit qu'ici. Partout ailleurs sur la stèle on a seulement le  $\Delta$  final.

Le  $3h$  en soi, n'est pas un être maléfisant; c'est un mort bienheureux (Cf. Urk. I 304, 17 sq). Cependant, il peut devenir dangereux et inspirer la terreur, être cause de maladie (Cf. Yvan KOENIG, "Un révenant inconvenant ?", *Papyrus Deir-el-Medineh* 37", *BIFAO* 79, pp. 104-119; A.H. GARDINER, *The Attitude of the Ancient Egyptians to Death and the Dead*, Cambridge, 1925, pp. 18-19). Le  $3h$  peut donc revenir tracasser les vivants : le papyrus Leyden 371 en offre une belle illustration : un veuf de la XIXème dynastie s'y adresse à son épouse, une  qu'il tient pour responsable injuste de son accablement. Pourquoi le met-elle dans un état misérable  : A.H. GARDINER & KURT SETHE, *Egyptian Letters to the Dead*, Londres, 1929, Plates VII-VIII, Pl. VIII, 11-2. Sauneron explique : "La volonté maligne et dangereuse d'un homme, d'un sorcier, d'un mort, d'une divinité hostile est cause de maladie, de folie ou de mort : c'est ce que les Egyptiens nomment baou; les possédés sont des hommes sous l'effet du baou" (S. SAUNERON, *Le monde du Sorcier, Sources Orientales* 7, 1966, pp. 29-

65; p.31). Le *hri b3w* est celui qui, par des signes extérieurs non équivoques, montre qu'il est possédé par une puissance malveillante qui le tient à sa merci" (S. SAUNERON, "Les possédés", *BIFAO* 60, pp. 111-115; p. 113 : l'article traite des inscriptions de la colonne n°1 de la salle hypostyle d'Esna : le texte cite les personnes impures qui n'ont pas accès au sanctuaire). Ici, *hri 3h* signifie sous l'influence d'un mort. Les morts font en effet partie des listes d'adversaires redoutés dans les papyrus magiques : Cf. *Chester Beatty* V, verso 4, 4-5, VIII, verso 4, 1-3). Voici la définition qu'en donne Philippe Derchain : "après la mort, l'homme subit un changement de nature qui s'exprime par la notion d'akh "..." qui désigne aussi toutes sortes d'êtres surnaturels tels que fantômes ou démons, appartenant donc exclusivement au monde imaginaire qui peuple l'inconnu. L'Akh est la forme du défunt qui possède une puissance supérieure, que l'on invoque au besoin, mais qui peut se manifester spontanément et de façon désagréable aux vivants. Il est en somme l'expression de la crainte que l'on éprouve devant les morts, crainte dont il n'y aurait sinon pas de traces en Egypte, s'il fallait s'en tenir aux expressions traditionnelles du culte funéraire ("Anthropologie. Egypte pharaonique", p. 49, in *Dictionnaire des Mythologies* dirigé par J. BONNEFOY, Paris, 1980).

57. Ainsi que le signale Lefebvre (*Romans et Contes*, p. 228, n° 29), le texte est très proche des diagnostics des papyrus médicaux. (Cf. Pap. Ebers 105, 12 : *mr ch3. i hnc*. La différence est que le savant ne soigne pas la princesse lui-même. Il existe pourtant des traitements contre la possession (Cf. P. MONTET, "Le fruit défendu", *Kêmi*, 11 (1950), p. 104, mentionne le scarabée contre la possession du type *hmt - s3*).

### Notes relatives au troisième épisode

58. Sur cette forme narrative, cf. A.H. GARDINER, *Egyptian Grammar*, § 474.2. On peut lire aussi, comme le suggère Monsieur Kruchten, *wn.in wr n bhn whm.f*.

59. *wd (tw)* : le *tw* est un renforcement phonétique : *d* devient *t* et le verbe devient *wt* en démotique.

60. J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, § 4.2.4, p. 54, citent l'usage de *p3* en fonction de vocatif. Ici, il s'agit probablement, comme l'avait trouvé Erman, d'un "déguisement" du possessif ("Die Benteschstele", *ZÄS* 21 (1883), pp. 54-60; p. 56.

Dans Pentaour notamment, on trouve



*p3j. i nb nfr*. Egalement dans une consultation oraculaire (K.R.I. III 395, 1.9).

61. *hm.f*, ici et à la ligne 20, s'applique à Khonsou. Le terme couvre la manifestation visible et concrète de la divinité (la statue). Appliqué au Pharaon, dit Goedicke, *hm* désigne une personnalité déterminée et ne peut pour cette raison se mettre au pluriel. Son application est limitée par le terme de la vie d'un souverain déterminé. *hm* signifie le roi comme personne physique. (M. GOEDICKE, *Die Stellung des Königs*, Wiesbaden, 1960, pp. 52 et 89, *Ägyptologische Abhandlungen*, 2.).

62. C'est la forme néo-égyptienne, cette fois, qui est utilisée, et non le *sdm.f*

Il est vrai que *whm* est un verbe transitif, ce qui n'est pas le cas des verbes qui, avant ou après, sont à la forme emphatique. La graphie n'est pas tout à fait régulière. En hiéroglyphes, il faudrait (cf. K.R. I.II 395, 1. 10, ou K.R.I, II, 226, 1. 11), pour écrire . Ici, on a . Le pourrait être le complément phonétique de ; cependant, ligne 14, un peu plus loin, on voit que *p3 nb nfr* s'écrit sans complément phonétique. Soit il s'agit d'une inversion de signes, phénomène fréquent dans ce texte, (cf. graphie de *hnc*) soit, par influence du hiératique , le cache un yod prothétique : la grammaire Cerny-Groll p. 162 mentionne cette possibilité et renvoie Naunakhte, I, col. III, 1.

La forme *i. iri. f stp* peut exprimer le présent (cf. J. CERNY & S.I.

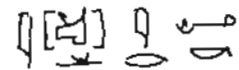
GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, p. 380/26.18.2 : "Immediate Present Tense", qui correspond très bien au contexte de notre phrase.

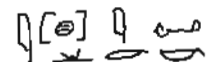








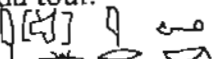
63. A. ERMAN, *La religion de Egyptiens*, Traduction de Henri Wild, Paris, 1952, pp. 376-377.

64. Le terme *hn* relève du vocabulaire oraculaire et signifie que le dieu approuve. Cf. notamment tombe d'Amenmose (époque de Ramsès II), K.R.I III, 395, 9-12 (consultation de la statue portable d'Aménophis I). *hn* désigne un mouvement matériel de la statue, qui "avance" pour marquer son assentiment, tandis que *n<sup>c</sup> m-h3.f* "reculer" désigne, le désaccord du dieu. (Cf. J. CERNY, in J. PARKER, *A Saite Oracle Papyrus from Thebes in the Brooklyn Museum*, Providence, Rhode Island, 1962).

Pour une étude récente : J.M. KRUCHTEN, *Le grand texte oraculaire de Djehoutymose, Intendant du domaine d'Amon sous le pontificat de Pinedjem II*, Bruxelles, 1986, pp. 104-105.




C'est ce contexte oraculaire qui a suggéré à Monsieur Kruchten la lecture suivante :



- L'édition Kitchen montre :  (K.R.I. II, 286, 1).. Dans ce cas, le  est incompréhensible. De Buck propose  (R.B. 108, 1.3.) Tresson donne :  (*Revue biblique*, 42 (193, cf. planche); *iw* et *r* donnent *e* en copie, et on trouve la graphie  pour écrire , par confusion (cf. D. MEEKS, "Une fondation memphite de Taharqa", dans *Hommages Serge Sauneron*, I, cf. 255 (75). Nous aurions ici la graphie historique, et le  serait *rdi (i)* un *stp.f* prospectif et autonome dans l'apodose. Cependant, Kitchen utilise une copie à la main non publiée de A.M. Blackman, recueillie par T.E. Peet; il lui apparaît que  est impossible. La photographie du Louvre ne me permet de trancher, mais le  ne semble pas exclu du tout. Dans la solution proposée par Monsieur Kruchten, , *in (ir)* est la particule interrogative qui a donné en copte *Ene*, néo-égyptien *(i)n / n3*, (J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, p. 151). Cette particule interrogative introduit les questions posées aux

institutions oraculaires (cf. J. CERNY, *BIFAO* 35 (1935), pp. 41-58; 41 (1942), pp. 13-24; 72 (1972), pp. 49-69, et nombreux exemples dans grammaire Cerny-Groll, pp. 552-555).

65. G. LEFEBVRE, *Contes et Romans*, p. 229.

66. Cf. Wb, Belegstellen III 415, 7 : Philae - 1435 - Phot; 201 : Hathor zum König :    : je fais ta protection = je me fais ta protectrice ou je te place sous ma protection.

Nombreuses attestations de cette expression dans D. MEEKS, *Année lexicographique II* (et également de *iri s3*), provenant de Dendera VIII. Meeks dans le volume III, cite également la stèle de Bakhtan, et comprend "assurer la protection". (Cf. aussi W. WESTENDORF, *Wörterbuch der Medizinischen Texte*, Berlin, 1962, s.v. *s3*).

67. G. POSENER, *De la divinité du pharaon*, Paris, 1960, p. 60. Posener met ce texte en parallèle avec Urk. I 40-43, où Neferirkare fait d'abord appel à des spécialistes pour guérir un blessé, puis à Ra. Il ajoute à propos de la stèle de Bakhtan, très logiquement : "on ne pouvait s'attendre à ce que la puissance curative du pharaon fût affirmée dans un écrit conçu "ad maiorem Dei gloriam".

68. Cf. F. BONNET, *Reallexikon der Ägyptischen Religionsgeschichte*, Berlin, 1952, pp. 140-141. L'étymologie a été proposée par H. BRUGSCH, *Religion und Mythologie der Alten Aegypter*, Leipzig, 1884-1888, p. 359, reprise par G. POSENER, "Une réinterprétation tardive du nom de Khonsou", *ZÄS* 93, 1966, pp. 115-119, ainsi que par E. HORNING, *Conceptions of god in Ancient Egypt, The One and the Many*, translated by John Baines, Londres, 1982, p. 278. (Pour *hns*, voyager : Wb III, 299).

#### Notes relatives au quatrième épisode

69. P. VERNUS, "Le *sdm.n.f* des verbes de qualité. Dialectique de l'aspect et de l'Aktionsart", *Rd'E* 35 (1984), pp. 171 et sq., p. 173 : "Une



construction processive peut modifier l'Aktionsart d'un verbe de qualité". Ces verbes de qualité ont une "prédilection intransitive", mais la construction processive n'est pas exclue.

Pour le néo-égyptien, cf. Wenamon :

(i) *n dns.k*, (i) *n mnḥ.k*, as-tu l'intention de te montrer lourd ou as-tu l'intention de te montrer excellent ? (LES 62, 11).

70. P.J. FRANDSEN, *An Outline of the Late Egyptian Verbal System*, §15, p. 21.

71. ID., *Ibid.*, p. 159 et 160; cf. aussi E.J. SHERMAN, *op. cit.*, p. 98 : elle donne un cas de *sdm.n.f* emphatique + *r* et infinitif dans un texte néo-égyptien littéraire.

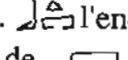




72. J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, p. 378. "Toute proposition subordonnée introduite par une préposition-conjonction peut servir de prédicat adverbial, mais il semble pourtant que les propositions subordonnées qui ne sont pas introduites par une préposition-conjonction et les propositions principales non initiales ne peuvent servir de prédicat adverbial.". Il est vrai que la grammaire Cerny-Groll n'est pas absolument exhaustive et tend trop à la simplification. C'est le reproche que lui adresse Vernus dans le compte rendu de cette grammaire ( "Une grammaire du néo-égyptien", *Orientalia* 28, pp. 429-442, p. 434). Je pense qu'il aurait été utile de nuancer cette affirmation en citant les textes littéraires néo-égyptiens.

73. P. VERNUS, "Surcodages de l'opposition *sdm.f* / *sdm.n.f* dans un hymne du P. Ramesseum VI", *Rd'E*, 32 (1980), pp. 117-120, p. 117, et "Formes emphatiques en fonction non emphatique dans la protase d'un système corrélatif", *GM* 43 (1981), pp. 73-88. Cf. aussi H.J. POLOTSKY, "The 'Emphatic' *sdm.n.f* form", *Rd'E*, 11 (1957), pp. 109-117, ex 11 p. 112 :  
*rdi.n.t(w).s n N.pn cnḥ.f im.s* "it is in order that he may live by it that it has been given to this N. (C.T. II 391 a-b).


74. K.R.I. IV 129, 6 (Statue de Roma-Roy, C.G.C. 42.185). On trouve

également : *ii.n. (i) r m33 nfrw.k* (Statue B.M. 103 1.5), preuve que les deux constructions sont possibles.

Je remercie Monsieur Kruchten de m'avoir fourni ces deux exemples.

75.  l'endroit : graphie influencée par le hiératique. En effet, au-dessus de , la maison, se trouve un  ou une barre de remplissage. Aussi les masculins déterminés par le  prennent-ils le . Autre exemple dans la stèle de l'intronisation, ligne 7 (cf. N.C. GRIMAL, *Quatre stèles napatéennes au musée du Caire, Textes et Indices*, Le Caire, 1981).

76. *nti iw* + "présent I" (proposition à prédicat adverbial). Le *iw* est une incorrection due à l'influence du démotique (cf. à ce sujet P. VERNUS "Deux particularités de l'égyptien de tradition" (Colloques internationaux du CNRS n°595, Egyptologie 1979, Vol. I, Paris 1982, pp. 82-84).

77. A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, § 313 : usage exclamatif de la seconde et de la troisième personne du pseudo-participe. Pour le néo-égyptien : 

*nfrti mwt.i* "Puisses-tu être bonne, ma mère" (A. GARDINER, *Love Songs*, Verso c II, 5).



78. Cf. P.J. FRANDSEN, *op. cit.*, 29.



79. *iw* + impératif : cf. J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, §24.9 : dans la tournure *iw* + impératif, *iw* ne peut être classé comme un subordonnant, mais marque la non-initialité, est-il dit. Evidemment, l'exemple donné comporte deux *iw* + impératif qui suivent un impératif "normal". Ce n'est pas le cas de notre texte. Cf. P.J. FRANDSEN, *op. cit.*, §100 : toute construction initiale peut suivre le morphème *iw*. Mais il ne cite pas spécialement l'impératif. Cf. § 48, ex 19-20-21 et notes au § 48, pp. 265-266, pour des exemples *iw* + impératif négatif.

H. SATZINGER (*Neuägyptische Studien. Die Partikel ir. Das Tempussystem*, Wien 1976), s'est consacré davantage au problème. Il distingue (p. 231) un *iw* du futur III, un *iw* du séquentiel et un "freies *iw*". Ce dernier est suivi d'une construction initiale, et comporte le *iw*


"Zustandssatz" (circonstanciel) et un *iw* sans le sens de subordination (cf. p. 227) dont la traduction est plutôt "et". Il évoque *iw* + impératif, parallèle au *iw* Zustandssatz, mais qui peut servir de proposition principale.



Il pourrait s'agir d'une simple erreur graphique. Cependant, cette tournure se retrouve une seconde fois (p.72) et peut s'expliquer de la même manière. Je préfère donc préserver le texte, puisqu'il est possible de le justifier.

80.  : les autres traducteurs ont compris : "Pendant que se déroulait ce que faisait Khonsou avec l'esprit, le prince de Bakhtan...". Cependant, dans ce cas, le  est inexplicable.

C'est à Monsieur Kruchten que je dois la solution :  est redondant, et  est le morphème de substantivation qui permet au présent I *nn ir(w)*, (accompli extensif), d'assumer la fonction circonstancielle. *hnsu...hnc p(3) sh(t)* est un "présent I" (proposition à prédicat adverbial, et *iw p(3) wr n bhtn...* un circonstanciel.

81. *iw.f sndw* : à rapprocher des constructions du type *chc*, *hmsi*, *sdr* + *hr* et infinitif ou pseudo-participe. L'auxiliaire se met lui-même soit à l'accompli extensif, soit à l'inaccompli extensif (valeur inchoative). Cf. J.M. KRUCHTEN, *Etudes de syntaxe néo-égyptienne : les verbes chc hmsi, sdr en néo-égyptien. Emploi et signification*, Bruxelles, 1982. Ici, nous avons la formule avec deux pseudo-participes : *p(3) wr n bhtn chc (w) hnc ms<sup>vc</sup>w.f iw.f snd(w) r c3 wr*. Le *iw* de *iw.f snd(w)* n'est pas nécessaire; cependant, la présence de *ms<sup>vc</sup>w.f* aurait pu entraîner une certaine confusion sur le substantif auquel se rapporte *sndw*.



Pour la graphie  *iw.f* : il s'agit simplement du morceau de viande qui a la valeur phonétique *iwf* (A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, p. 467).

 a parfois même simplement la valeur de *f* (cf. Stèle de Mendès 1.8 :  pour *hm.f* (Urk. II, 37,15).

82. E. HORNING, *Conceptions of God in Ancient Egypt. The One and the*

*Many*, translated by John Baines, Londres, 1982, pp. 197-198 : il précise que les dieux des Egyptiens n'ont pas comme but d'inspirer la terreur : en Egypte, l'homme n'est pas foulé aux pieds par une divinité cruelle.


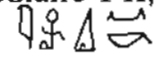
### Notes relatives au cinquième épisode


83.  *w3w3*, délibérer, méditer souvent en relation avec le coeur: Wb I 249, 9-10-11 (Cf. Stèle du Songe 1.26 et Stèle de l'excommunication 1.7, in N.C. GRIMAL, *Quatre stèles napatéennes au musée du Caire*, Le Caire, 1981 : ).



Cf. aussi, P. VERNUS, "Littérature et autobiographie : les inscriptions de S3-Mwt, surnommé Kyky", *Rd'E* 30 (1978), pp. 120 IV, L4-S, où il signale que l'expression est courante : *w3w3 hnc ib*, *w3w3 m ib*. On trouve aussi l'expression *w3w3 hnc ib.f* dans K.R.I., II 249, 1 (First Hittite marriage). "Combiner des plans" est quelque chose de fréquent dans la Nouvelle Royale. Cependant, c'est au Pharaon que le "plan" (*Shrw*) revient. (Cf. A. HERMANN, *Die ägyptische Königsnovellen*, Glückstadt, 1938, pp. 13-15).

84. Il faut comprendre :


- *iw.i r rdit*  
- *bn iw.i r rdit*


Le *iw.i* tend à s'amuir, parfois même jusqu'à s'écrire  (cf. P. VERNUS "Les inscriptions de la troisième période intermédiaire I-II, BIFAO 75, pp. 1-72, p. 15. Vernus cite également Urk. III 18  pour


85.  *tnw*. compter : Wb V 376, 5-9, plus spécialement appliquée à des fractions de temps 376, 7.





86.  pour , *m* locatif (même phénomène ligne 24). La tendance

originelle est que la nasale dentale devient m devant une labiale, et que la nasale labiale devient n devant une dentale. Ensuite, la confusion s'opère dans les deux sens.

87.  le lit : lecture *sm3* (cf. Wb III 452, 14), terme tardif.

88.  *r-rwti* : Wb II 405.

La graphie avec  , *rwd* , témoigne de la confusion des t et des d.


 : De Buck lit  *hd* (*hd* la chapelle, cf. Wb III 209, 1, notre graphie). Je suppose que Kitchen comprend  , *wd* , comme un complément phonétique de *r-rwtj* ;  n'est alors écrit qu'idéographiquement.

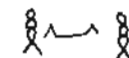
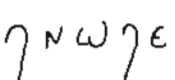
89. On trouve ce genre de formes littéraires dans la poésie amoureuse, ou dans des exercices (?) de scribes (cf. un exemple caractéristique dans LEM. 39 : Longing for Memphis, (= Pap. Anastasi IV) où les trois premiers vers décrivent sous des formes différentes la même idée. (Mon cœur est parti) en la précisant chaque fois davantage.

90. Sauneron dit du rêve : "C'est un domaine où les dieux invisibles sous leur forme véritable dans l'éblouissante lumière du jour égyptien, peuvent apparaître, celui aussi où le temps irréversible d'ici-bas n'a plus cours et où le futur peut se révéler comme un aspect perceptible du présent" (S. SAUNERON, "Les songes et leur interprétation dans l'Égypte ancienne", in *Les songes et leur interprétation*, Sources orientales 2, Paris, 1959, pp. 19-20. Le rêve est aussi un topos de la Nouvelle Royale, mais une fois encore, c'est le pharaon qui rêve ! (Cf. A. HERMANN, *Die ägyptische Königsnovelle*, Glückstadt, 1938, p. 12).

Ce rêve est un des arguments de Donadoni pour dater la stèle de l'époque hellénistique (S. DONADONI, Per la data della "Stele di Bentes", *MDIK*, 15 (1957), pp. 47-50. Pourtant Sauneron (*op. cit.*) montre bien que les songes envoyés par les dieux étaient courants en Égypte pharaonique. Il existait même des "Clés des songes" (cf. A.H. GARDINER, *Hieratic Papyri in the British Museum, Third Series vol. I Text* (Londres 1935), pp. 9-23 = vol. III (Plates), pl. 5-8a, 12-12a). Il envisage même la possibilité d'une influence égyptienne sur le monde grec, mais reste


prudent; l'oniromancie est une pratique trop répandue dans le monde pour savoir qui influence qui (p.52).

91.  *nh3 pw ir. n.f.* : cf. la stèle du songe, 1.1-2 in N.C. GRIMAL, *Quatre stèles napatéennes au musée du Caire*, Le Caire, 1981. Cf. S.I. GROLL, *The Negative Verbal System of Late Egyptian*, Londres 1970, p. 43 et pp. 192-201 et A.H. GARDINER, *Egyptian Grammar*, § 392.

 *hnh* : Wb III 11 S : l'angoisse. Cf. Copte 

92. Cf. note 79.

### Notes relatives à l'épilogue

93.  : le *f*, à partir de la 19ème dynastie, ne renvoie plus au roi, mais au dieu (s'il s'agit d'une déesse, le pronom est féminin). A la 18ème dynastie, le pronom renvoyait au Pharaon (comme on le voit dans le cas d'Hatshepsout). Je remercie Monsieur Kruchten de m'avoir donné cette information.

94. *r = iw* : sur cette confusion cf. note 64.

95. Cf. J. CERNY & S.I. GROLL, *A Late Egyptian Grammar*, § 54 : "The virtual relative clauses".

*Notes relatives à la conclusion*

96. HERODOTE, III, 1 et 129. Pour le pouvoir guérisseur de Khonsou : Edfou I, 272.
97. PH. DERCHAIN, "Anthropologie. Egypte pharaonique", in *Dictionnaire des mythologies*, dirigé par J. Bonnefoy, vol. I, Paris, 1980, p.46.
98. S. SAUNERON, *Les prêtres dans l'ancienne Egypte*, Paris, 1957, p. 32 et PH. DERCHAIN, "Le rôle du roi d'Egypte dans le maintien de l'ordre cosmique", in *Le pouvoir et le sacré*, Bruxelles, 1962, pp. 61-73, p. 69.

**III. Traduction***Titulature et hymne royal*

*Horus*: taureau puissant beau de couronnes  
 (les deux déesses): stable de royauté comme Atoum,  
*Horus d'or*: puissant de bras, destructeur des neuf arcs  
*Roi de Haute et Basse Egypte*: Ousermaatra Setepenra  
*Fils de Ra, de son corps*: Ramesses-Meri-Amon, aimé d'Amon-Ra,  
 maître des trônes des deux terres et de toute l'Ennéade de  
 Thèbes.

Dieu parfait:

Fils d'Amon  
 Rejeton de Ra-Harakhti  
 Semence efficace du maître du monde  
 Qu'a engendré Kamoutef  
 Roi de la terre noire, prince de la terre rouge  
 Souverain qui s'empare des neuf arcs  
 Sorti du sein alors que la vaillance lui avait (déjà) été assignée  
 La force lui fut départie dans l'oeuf  
 Taureau au coeur ferme quand il entre au corral

Roi divin:

Qui émerge le jour de la victoire comme Montou  
 Grand de force comme le fils de Nout

Sa Majesté se trouvait en Naharin, comme le veut son rôle chaque année, et les princes de tous les pays étrangers étaient arrivés dans un esprit de soumission et de paix dû à la puissance de sa Majesté, qui s'étend jusqu'aux confins; leurs présents, or, argent, lapis-lazuli, turquoises et tous

les bois de la terre du dieu, pesaient sur leur dos, tandis que chacun tentait de se pousser en avant.

Or, c'est à ce moment que le prince de Bakhtan fit apporter son tribut: il avait placé en tête sa fille aînée, qui glorifiait sa Majesté et implorait de lui la vie, et celle-ci semblait tout-à-fait charmante à sa Majesté, plus que tout .

On fixa sa titulature de Grande Epouse Royale Néféroura dès que sa Majesté eut rejoint l'Egypte. Elle accomplit alors toutes les charges d'Epouse Royale.

C'était le vingt-deuxième jour du deuxième mois de Shemou, en l'an quinze - Sa Majesté se trouvait à Thèbes la Victorieuse, maîtresse des cités, accomplissant ce qu'apprécie son père Amon-Ra, maître des trônes des deux terres, en sa belle fête d'Opet-resit, siège élu de son coeur depuis le commencement -, quand on vint annoncer à sa Majesté qu'il y avait un messenger du prince de Bakhtan, chargé de nombreux présents pour l'Epouse Royale.

Il s'avance alors en présence de sa Majesté avec ses cadeaux, déclarant en rendant hommage à sa Majesté:

"Gloire à toi, Soleil des neuf arcs, donne-nous la vie qui vient de toi."

Il commença alors à s'expliquer, prosterné devant sa Majesté, transmettant son message:

"Si je suis venu à toi, Souverain, Maître, c'est au sujet de Bentresh, la jeune soeur de l'Epouse Royale, car un mal a investi son corps. Que ta Majesté veuille bien déléguer un savant pour l'examiner."

Sa Majesté dit aussitôt:

"Qu'on m'envoie le personnel de la maison de la vie et les responsables de la cour."

Ils accourent sur le champ. Sa Majesté reprend la parole:

"Hé bien, je vous ai fait appeler pour que vous écoutiez ces mots: allons,

présentez-moi un homme inventif, un scribe aux doigts habiles, quelqu'un de votre entourage."

Voici que le scribe royal Djehouti-em-heb s'approche de sa Majesté. Le roi lui ordonne alors de partir à Bakhtan avec le messenger en question.

Sitôt arrivé à Bakhtan, le savant découvre que Bentresh est dans le cas d'une possédée par un défunt, et estime qu'il s'agit d'un ennemi qu'on peut combattre.

Le prince de Bakhtan fit parvenir à sa Majesté un nouveau message en ces termes:

"Souverain, mon maître, arrange-toi pour que sa Majesté donne l'ordre de faire envoyer un dieu ////

(Le message parvint) à sa Majesté en l'an vingt-six, au premier mois de shemou, le quatrième jour de la fête d'Amon, alors que sa Majesté résidait à Thèbes.

Aussitôt, sa Majesté répéta le message en présence de Khonsou de Thèbes Neferhetep, déclarant:

"Mon bon maître, c'est à propos de la fille du prince de Bakhtan que je t'explique ceci."

Khonsou de Thèbes Neferhetep se rendit chez Khonsou-qui-gouverne-, le-grand-dieu-qui-écarte-les-errants. Sa Majesté dit alors devant Khonsou de Thèbes Neferhetep:

"Mon bon maître,ournes-tu ton visage vers Khonsou-qui-gouverne-, le grand-dieu-qui-écarte-les-errants pour faire qu'il se rende à Bakhtan?"

Grand mouvement de tête à deux reprises. Sa Majesté dit encore:

"Place ta protection sur lui, que je le fasse aller en personne à Bakhtan pour sauver la fille du prince de Bakhtan".

Grand mouvement d'approbation de la tête, à deux reprises, de Khonsou de Thèbes Neferhetep. Il étendit sa protection sur Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, quatre fois.

Sa Majesté ordonna alors qu'on fit voyager Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes vers la grande barque sacrée, avec cinq bateaux de transport, des chariots et des chevaux en grand nombre de part et d'autre. Ce dieu mit un an et cinq mois à atteindre Bakhtan.

Le prince de Bakhtan vint au devant de Khonsou-qui-gouverne avec sa garde et ses dignitaires, et se prosterna en disant:

"C'est pour te montrer favorable envers nous, sur les injonctions du roi de Haute et Basse Egypte Ousermaatra-Setepenra, que tu es venu à nous".

Le dieu gagna l'endroit où se trouvait Bentresh; il étendit sa protection sur la fille du prince de Bakhtan: elle se sentit mieux immédiatement.

Voici que l'esprit en question, celui qui la possédait, prit la parole en présence de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes:

"Puisses-tu être là avec des intentions pacifiques, Grand-dieu-qui-écarte-les errants: Bakhtan, c'est ton domaine; ses habitants sont tes serviteurs; je le suis donc aussi. Je repartirai d'où je suis venu pour apaiser ton coeur sur la raison de ta venue. Mais alors, fais que ta Majesté ordonne d'organiser une fête avec moi et le prince de Bakhtan".

Et notre dieu d'adresser à son prêtre un signe qui voulait dire:

"Fais que le prince de Bakhtan effectue une grande offrande en présence de cet esprit".

Pendant ce temps, Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes se trouvait avec l'esprit, tandis que le prince de Bakhtan restait avec sa garde, saisi d'un immense effroi.

Il effectua une grande offrande en présence de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes, avec l'esprit du prince de Bakhtan, organisant une fête pour eux.

Alors, l'esprit partit en paix là où il le voulait, sur l'ordre de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes. Le prince de Bakhtan était en pleine allégresse, avec tout homme présent à Bakhtan.

Cependant, il ourdit en son coeur ces pensées: "Je vais m'arranger pour que ce dieu reste ici, à Bakhtan, je ne le laisserai pas s'en aller en Egypte." Et ce dieu compta trois années et neuf mois à Bakhtan.

Un jour que le prince de Bakhtan dormait sur son lit, il vit ce dieu: il était sorti de sa chapelle sous la forme d'un faucon d'or et s'envolait vers le ciel en direction de l'Egypte. Il se réveilla dans l'angoisse et raconta au prêtre de Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes:

"Ce dieu, il était ici avec nous et en même temps il s'envolait vers l'Egypte." "Hé bien, fais que son char parte vers l'Egypte."

Et le prince de Bakhtan fit partir ce dieu vers l'Egypte: il lui avait donné de très nombreux présents en toutes bonnes choses, une garde, des chevaux en très grand nombre. Les voici de retour à Thèbes, sains et saufs.

Khonsou-de-Thèbes-qui-gouverne-dans-Thèbes se rendit alors au temple de Khonsou de Thèbes Neferhetep et plaça des présents que lui avait donnés le prince de Bakhtan, consistant en toutes bonnes choses, devant Khonsou de Thèbes Neferhetep, sans tout donner à son temple.

Khonsou-qui-gouverne-dans-Thèbes regagna son temple sain et sauf, en l'an trente-trois, le dix-neuf du second mois de peret, du roi de Haute et Basse Egypte Ousermaatra-Setepenra: il l'avait doué de vie comme Ra à jamais.